

# regards

PARAIT LE JEUDI

N° 136

20 AOUT 1936



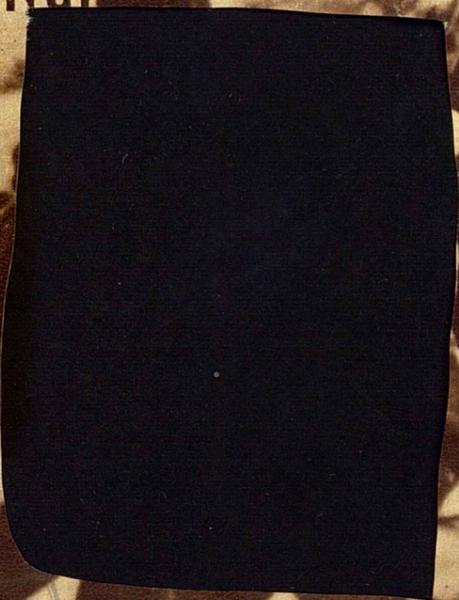
24 pages

## VERS UN 6 FEVRIER EUROPEEN?

La formidable intrigue  
de HITLER et MUSSOLINI  
des Balkans à Gibraltar

par

GABRIEL CUDENET



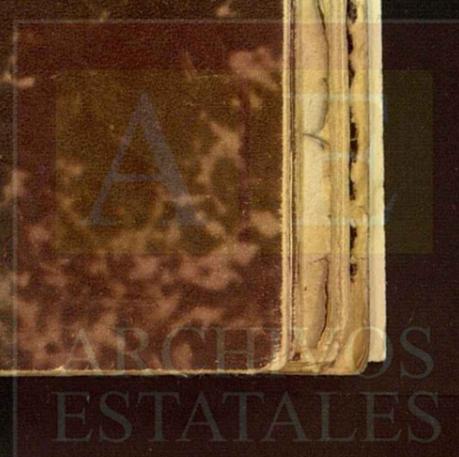
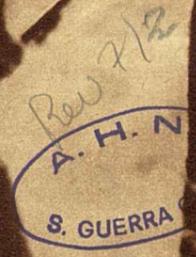
Reportages de nos  
envoyés spéciaux

en

# ESPAGNE

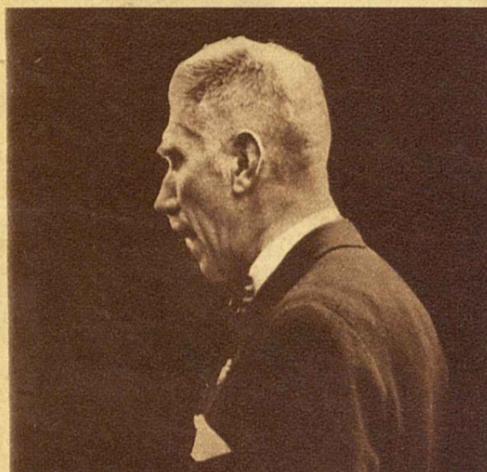
J. E. POUTERMAN, G. SORIA  
P. BOUGUENNEC, P. NIZAN  
8 pages de photos inédites

Les miliciens républicains  
montent à l'assaut au som-  
met de la Sierra Guadar-  
rama.



# Vers un six février européen

## la formidable intr



Von Papen, homme de confiance de Hitler, trame de redoutables intrigues en Autriche.

par GABRIEL CUDENET

Le Führer a repris dans la région danubienne le rêve du Chancelier de Fer. Le vieux prince appelait cette région : « Ma carte d'Afrique. » Il avait prévu qu'à un moment plus ou moins lointain s'ouvrirait la succession d'Autriche et il considérait qu'il importait pour le Reich de coloniser les Etats successeurs.

Cette colonisation, le Troisième Reich la désire au même titre que le Premier. Il y parviendra par un autre système où la diplomatie jouera le second rôle. Il compte sur le manque d'unité ethnique de puissances comme la Roumanie ou la Tchécoslovaquie. Il imagine que les bataillons à la croix gammée une fois parvenus à Prague ou à Bucarest, ou même à Zagreb, rien ne restera des éléments assemblés par les traités de 1919. Il s'agit de faire éclater l'ordre balkanique et danubien tel que les textes établis au lendemain de la victoire des Alliés l'ont déterminé. Il n'est pas question, bien entendu, de supprimer ces textes pour donner à chacun des peuples un destin de liberté, d'autonomie comme celui que la Russie des Soviets a réservé aux petites Républiques du Sud, par exemple. Il est question tout simplement de fasciser d'immenses contrées, de porter le drapeau fasciste qui évoquerait l'Empire romain.

Les projets d'Hitler ont une proportion assez limitée. Mais on a tort d'intéresser se traduisent. Les patries allemandes ont des intérêts convergents, Mussolini annoncerait la chute de Mussolini. Il existe qui personnellement d'aridité des Niebelung ensemble, ce qui les semble.

Faute d'inspirer ces pays libres, faute de

pulsions hystériques qui leur ont donné l'allure de personnages « hors-série », ils sont contraints d'aller toujours plus vite, toujours plus loin. La rançon de leur pouvoir est cette obligation d'apporter indéfiniment du neuf, de l'exceptionnel. Ils ont asservé des millions d'êtres, mais ils sont eux-mêmes, et c'est peut-être la revanche du sort, les serviteurs de leur propre légende.

Mussolini et Hitler sont des frères ennemis, mais des frères tout de même. Ils gèrent, malgré eux, le bien de famille fasciste. Ils se disputeront, ils se contrarieront, mais, au bout du compte, ils se rejoindront. Ils se rejoindront contre les démocraties. Ils se rejoindront contre la France, particulièrement. Nous sommes une puissance méditerranéenne, et l'Italie n'existe pas, en tant que grande nation, tant que l'Angleterre tient Suez et Gibraltar et tant que la France est l'amie et l'alliée de l'Angleterre. Pendant qu'Hitler met la main sur Dantzig, Mussolini s'essaie à faire de la Méditerranée un lac impérial romain.

L'expédition d'Ethiopie lui a ouvert la route de Suez; un coup d'Etat heureux en Grèce vient d'installer l'influence fasciste en Méditerranée orientale. Une seule nation représente encore un obstacle aux rêves césariens: l'Espagne. Détruire la République espagnole, francophile et, naturellement, antifasciste, lui substituer une dictature militariste germanophile et profasciste, c'était, si l'on a bien compris, le but que, logiquement, devaient se proposer les deux führers.

L'opération présentait deux avantages. Le premier était d'offrir des bases navales et aériennes aux Etats-majors allemand et italien en Méditerranée occidentale, de permettre à l'Allemagne d'avoir la question du Maroc et de placer Gibraltar sous le contrôle romain. Le second avantage était de constituer à la frontière sud de l'Europe une force suffisante, non pas pour l'attaquer mais pour l'inquiéter. L'Espagne colonie fasciste base militaire pour les Etats fascistes, était une réalisation audacieuse, mais d'un intérêt essentiel pour Rome et Berlin.

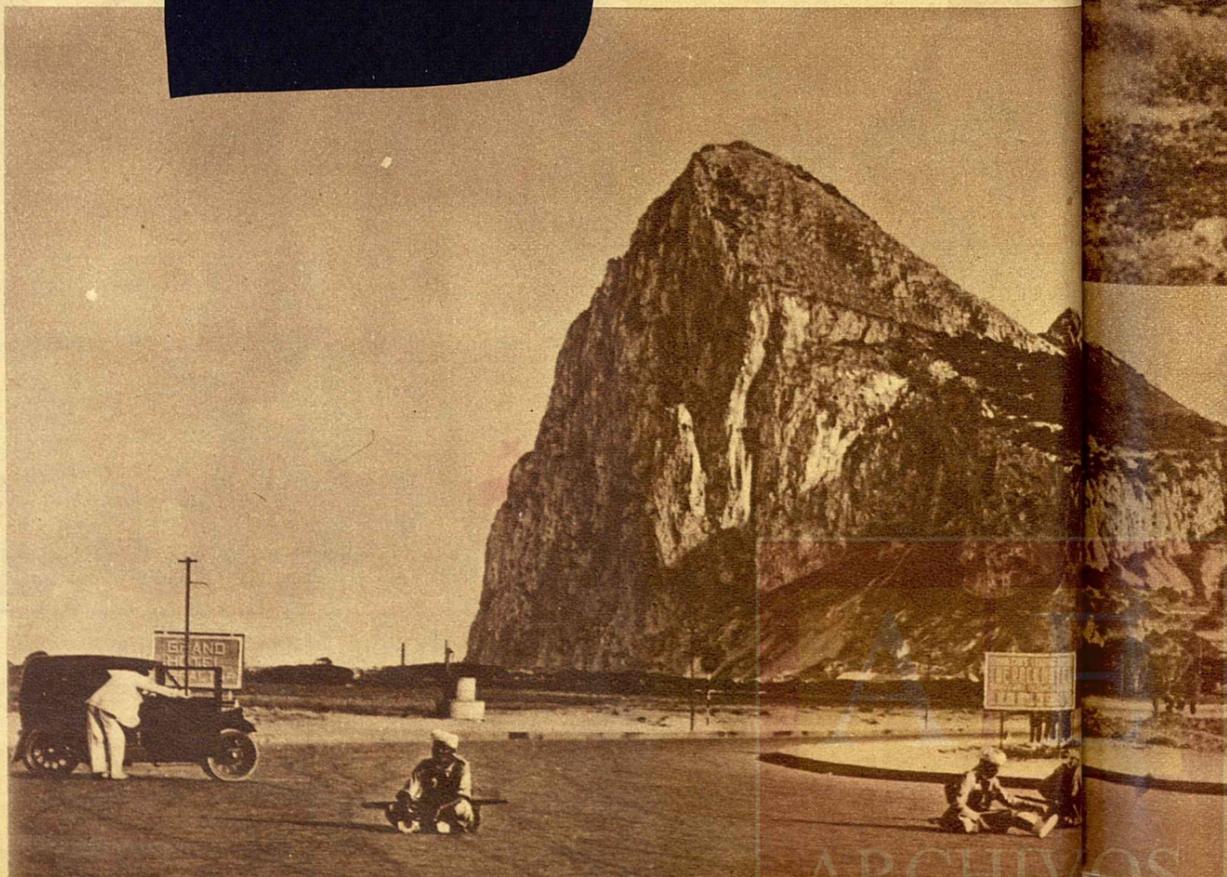
On se demande ici, depuis pas mal de mois, ce que veut Hitler. La question est naïve, Hitler ne dira jamais franchement ce qu'il veut. Il se bornera à dire ce qu'il a fait. Toute la politique nationale-socialiste est en contradiction avec les méthodes ordinaires de la diplomatie. Un Bismarck lui-même se donnait la peine de préparer l'opinion à ses plus redoutables mauvais coups. Hitler, lui, procède par la méthode du fait accompli. Il met l'Europe en présence d'une situation qu'il a créée par la force et lui donne à choisir entre la guerre et la ratification.

La Wilhelmstrasse, depuis quelques semaines, a déployé dans le vieux monde une activité prodigieuse et, hélas ! trop souvent heureuse. L'intrigue nazie tend à prendre dans ses filets les Chancelleries qui envoient du papier là où elle envoie des agents provocateurs et, quelquefois, des avions ou des canons.

Dans les Balkans et dans la région danubienne, le Führer a établi un plan qu'il suivra avec cette rigueur qui, jusqu'ici, lui a valu tant de succès. Tout l'art d'Hitler consiste à exécuter les desseins les plus fous avec une minutie et une régularité qui sembleraient ne devoir s'adapter qu'à une œuvre de sagesse et de prudence. En d'autres termes, Hitler fait sagement des choses insensées, alors que nous, trop souvent, nous procédons de la manière inverse.

L'objectif hitlérien a été défini dans les nombreux livres et professions de foi où transparait la doctrine nationale-socialiste : « Tout ce qui est allemand doit redevenir allemand. »

En juillet 1934, Berlin a essayé l'Anschluss par un moyen barbare. Aujourd'hui, Berlin est revenu de son erreur. Il s'est merveilleusement accommodé des usages classiques. M. von Papen opère avec une plume là où d'imprudentes chemises brunes s'étaient contentées d'un revolver. M. von Papen a compris qu'il ne suffisait pas de tirer quelques cartouches pour faire passer le peuple autrichien sous le joug fasciste. Il s'est acquis des concours, sinon des sympathies. Il a commencé par construire l'Anschluss diplomatique d'où l'autre doit surgir un jour en quelque sorte normalement.



roen ?

# Contre d'HITLER et MUSSOLINI

## Des Balkans à Gibraltar de Suez à Dantzig du Danube aux Baléares

Qu'on le comprenne bien : le danger pour nous ne saurait être constitué par une armée de pré-riens espagnols, même fanatisés; le danger, c'est que les avions d'Italie et d'Allemagne puissent atterrir sur le sol espagnol, c'est que la flotte de terre d'Italie et d'Allemagne puisse ancrer dans les ports espagnols. Hitler et Mussolini savent parfaitement que, du jour où se posera le problème du Danube et le problème des Balkans, une France menacée à la frontière des Pyrénées, non d'une invasion, mais d'un coup de main, cela à l'heure même où elle devrait défendre la frontière des Alpes et du Rhin, n'est plus une France libre et ses mouvements.

Diminuer l'Angleterre, amenuiser son destin de puissance méditerranéenne, encercler la France et obtenir qu'elle donne sa démission de grande nation, voilà les objectifs essentiels suivis par les maîtres provisoires de l'Italie et de l'Allemagne. Ceux qui ne saisissent pas dans ses brutalités comme dans ses nuances le développement de la formidable intrigue hitléro-mussolinienne de Suez, Gibraltar, de Hambourg à Barcelone, de Berlin à Bucarest, ne comprennent rien à l'époque qu'ils vivent en train de vivre. Ceux qui nient le péril sont des fous. Ceux qui s'en accommodent sont des traitres.

L'intrigue dont nous parlons ne connaît le succès que parce que, ici, on n'a pas su comme il fallait la dénoncer, et la dénoncer c'est déjà la déjouer. Il y a des forces matérielles, c'est entendu, derrière Hitler et Mussolini, mais il y a très peu de forces

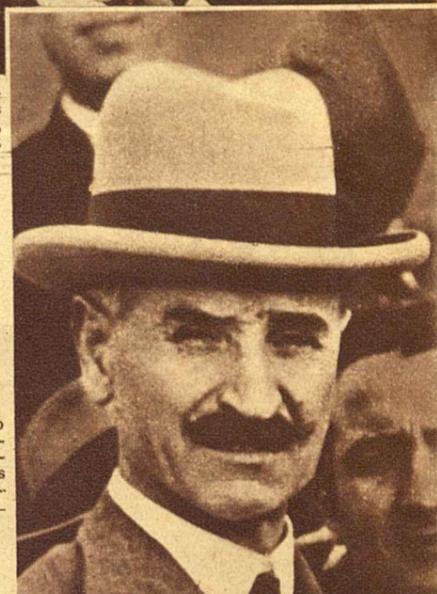
morales. Le pouvoir fasciste est plus fragile qu'on ne le suppose. Il suffirait que les démocraties témoignent de quelque énergie et de quelque cohésion pour réduire à néant toute la conspiration à laquelle la division et la peur offrent sa meilleure chance. Que la France, l'Angleterre, l'U.R.S.S. et l'Espagne, en liaison avec les puissances danubiennes, et notamment avec la Tchécoslovaquie et la Roumanie, affirment leur volonté d'en finir avec ce que j'appellerai la tentative de putsch international ou, en langage plus clair, de Thermidor européen, et Hitler et Mussolini déclareront forfait.

Toute entente sérieuse avec le peuple allemand comme avec le peuple italien suppose la disparition du fascisme. Cela, c'est l'œuvre de demain. Pour aujourd'hui, efforçons-nous d'ouvrir grands les yeux et surtout de ne jamais les baisser devant les réalités cruelles. Il y a quelque chose, je le reconnais, d'un peu infernal dans la manœuvre des deux fùhrers. Ils ont des agents secrets. Ils sont à la fois des animateurs et des corrupteurs. Ils agissent sur l'imagination, sur le côté noble de la nature humaine par l'exaltation d'une mystique, sur le côté... moins noble par l'intimidation, la violence, par l'attrait de l'argent, par la sollicitation à voix basse de l'intérêt matériel. Ils tentent de réveiller tout ensemble de vieilles passions nationales, de jeunes aspirations partisanses et de faire de ceci comme de cela des éléments de dislocation de nations trop neuves improvisées par les traités.

Notre devoir est de montrer à ces nations que lorsque viendra l'heure de la justice intégrale nous



Les rebelles espagnols, les troupes fascistes de Franco, ont adopté le salut hitlérien (ci-dessus).



Le général Queipo de Llano, gouverneur militaire de Séville, où les envoyés de Hitler ont fraternisé avec ses hommes.

pour une cause qui est la cause universelle de la liberté et de la civilisation. Une immense bataille est engagée entre deux esprits : l'esprit de progrès, d'humanité, d'émancipation, et l'esprit d'asservissement, de conservation sociale et de barbarie. Entre deux esprits, oui, mais aussi, hélas ! entre deux forces. Pour tuer les idées, on tue les hommes, a dit un philosophe. Il faut protéger les hommes pour ne pas assister à l'agonie des idées.

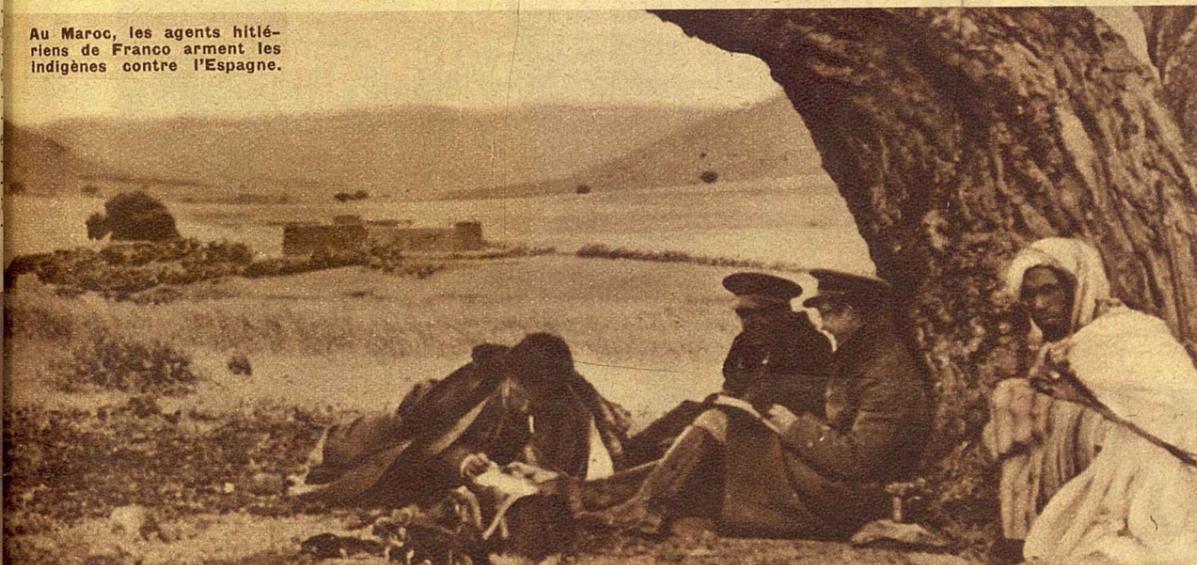
Quand les barbares passèrent sur la civilisation gréco-latine, il resta des bibliothèques, mais il ne resta plus d'institutions et la Rome de Virgile et l'Athènes de Platon devinrent simplement des cités soumises à la loi de fer des brutes victorieuses.

Voulons-nous livrer le patrimoine acquis après cent cinquante ans de bataille aux nouveaux barbares, ou, voulons-nous, traduisant en cela l'aspiration collective de tous les hommes libres, sauver ce qui reste dans le monde de démocraties et protéger l'avenir d'une humanité nouvelle ?

Question de lucidité. Question de courage !

GABRIEL CUDENET.

Au Maroc, les agents hitlériens de Franco arment les indigènes contre l'Espagne.



Gibraltar, convoité par les puissances fascistes qui voudraient en faire une base navale contre les puissances démocratiques.

serons tout disposés à régler leur sort d'après les principes éternels et non plus d'après le jeu des ambitions passagères. Mais, pour l'instant, organisons, non pas la croisade des démocraties contre les dictatures, mais le front unique des pensées claires et des volontés fortes contre les desseins complexes et les intrigues de Rome et de Berlin.

Aidons l'Espagne républicaine, empêchons-la de mourir. Nous avons l'occasion de briser là-bas la pointe de l'épée fasciste : ne laissons pas passer cette occasion. Tout le réseau d'accords, de compromissions, de tractations qui est déjà jeté sur les Balkans sera facilement déchiré si, de l'autre côté des Pyrénées, Hitler et Mussolini accusent leur première grande défaite. C'est Paris, c'est Prague, c'est Vienne, c'est Bucarest, c'est aussi un peu Moscou et Londres dont le sort est en jeu aux sierras espagnoles. Nous ne pouvons laisser aux seuls héros de l'Espagne du Front Populaire le soin de mourir



Les rebelles armés par Hitler combattent dans la Sierra de Guadarama.



Une colonne de miliciens du quartier ouvrier de « Ventas », à Madrid, va partir pour la Sierra.



Les recrues d'un bataillon féminin.



Les républicains attaquent un faubourg de la ville d'Avila qu'ils ont encerclé.

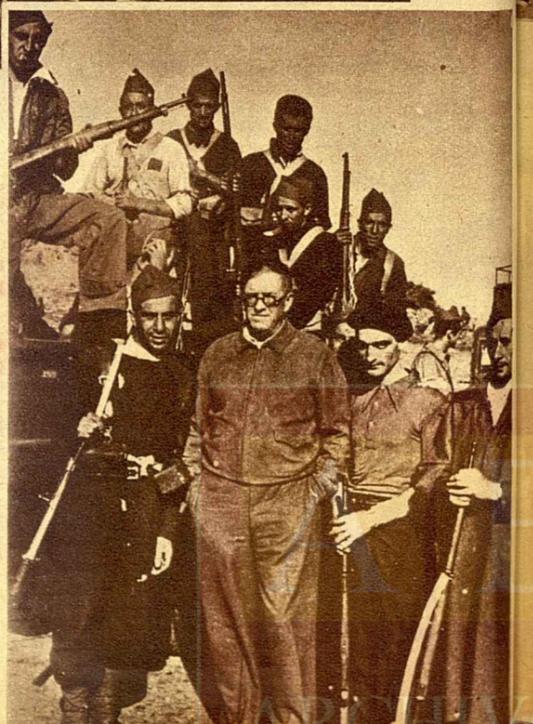


Les volontaires paysans de Tarazona arrivent à Madrid à la « Puerta del Sol » où on les acclame.



Le populaire leader socialiste Largo Caballero (assis à gauche) converse sur le front avec le lieutenant-colonel Mangada (assis à droite)

Le député socialiste Alvarez del Vayo visite le front au col de Somosierra, dans la Guadarrama.



Madrid.  
E re  
répu  
l'ava  
Le  
des  
dans  
malgré son  
dessinteur  
espagnol, il  
un mois a  
de ses hom  
de métier.  
Nous dev  
me peu lo  
d'une gran  
tère calme  
l'humour t  
et de noble  
actuellement  
En sa qu  
à l'Etat-Ma  
dait au fro  
et le comm  
Nous qui  
forte Buick

# Avec l'ESPAGNE

## qui lutte pour la liberté du monde

### SUR LE FRONT

#### parmi les combattants du 5<sup>e</sup> régiment des milices populaires.

par un de nos  
envoyés spéciaux

J. E. POUTERMAN

Des miliciens du 5<sup>e</sup> régiment  
cassent la croûte.

grise, traversa la ville en quelques minutes, et nous nous mîmes à rouler sur une route impeccable qui montait sans cesse. Une demi-heure plus tard, nous nous trouvâmes à l'arrière immédiat du front. A soixante kilomètres de la capitale, le canon tonna.

Après un court arrêt où nous tinmes conseil, nous repartîmes et nous fûmes bientôt à Guadarrama. La voiture stoppa sur la route au milieu du village, sous le couvert de quelques arbres ombrageux. Mais ce n'était pas pour nous abriter du soleil... Pour atteindre la ville occupée par l'Etat-Major, qui était à 150 mètres, nous dûmes avancer en courant : les mitrailleuses de l'ennemi, embusquées sur une hauteur à 1.500 mètres de nous, arrosaient généreusement la route.

Nous fûmes reçus par le chef de l'Etat-Major, un colonel de l'armée régulière de conviction républicaine, et d'autres officiers. Pendant qu'on m'expliquait la situation stratégique de l'endroit et le déroulement de la bataille en cours, le capitaine Garcia s'entretenait avec le chef des opérations. La plus grande cordialité présidait à la conférence de cet officier supérieur de carrière et de l'ancien dessinateur de modes. Pour moi, ce fut le symbole de la nouvelle armée espagnole créée en quelques semaines...

On nous offrit de la bière, des cigarettes. Et pendant que nous échangeons des propos sur Paris, sur l'amitié franco-espagnole et sur les opérations militaires, les canons et les mitrailleuses continuaient leur musique macabre.

Je demandai d'aller aux avant-postes de première ligne. On essaya de m'en dissuader, mais on finit par m'y conduire. Nous sortîmes dans la rue, un officier aviateur servant actuellement dans l'infanterie, le capitaine Garcia et moi. Un sergent nous précédait à quelque distance. L'ennemi ne tarda pas à nous repérer et les balles se mirent à siffler à nos oreilles. Nous dûmes suivre, recourbés, une palissade de pierre, avançant par bonds.

Nous arrivâmes devant une autre palissade transversale. Le feu devenait de plus en plus intense. Nous nous couchâmes par terre. Le sergent alla de l'avant en grimpaçant. Il revint au bout de cinq minutes pour nous annoncer que l'on ne pouvait pas continuer notre promenade. Nous dûmes rebrousser chemin. En rentrant au Quartier Général, nous fûmes dépassés par deux miliciens ramenant sept fascistes qui venaient de se rendre.

Nous ne restâmes pas longtemps au Quartier Général. Le capitaine Garcia tint absolument à rejoindre un poste avancé; nous y arrivâmes peu après par un autre chemin. Une maison à moitié démolie par l'artillerie ennemie; un petit jardin communiquant avec une autre maison encore plus endommagée que la première, à 50 pas de là une haute palissade en pierre et appuyés contre celle-ci une vingtaine de miliciens avec deux mitrailleuses.

Cinq cents mètres plus loin se cachait l'ennemi. Nous serrâmes des mains et échangeâmes quelques paroles avec l'officier qui nous pria de ne pas rester: il attendait une charge d'un moment à l'autre. Nous revînmes sur nos pas...

Voici ce qui se passait en réalité sur ce secteur: l'ennemi, occupant des hauteurs bien abritées et fortifiées par des travaux en ciment armé, s'efforçait d'empêcher l'avance des troupes républicaines qui effectuaient un mouvement tournant. Cette opération, qui durait déjà depuis quelques jours, lorsqu'elle sera terminée aura des conséquences importantes. Je n'ai aucune compétence militaire, mais il y a lieu de croire, d'après ce que je pus voir, que les miliciens réussiront leur manœuvre.

L'arrivée continue de renforts républicains de Madrid, l'enthousiasme qui anime ces hommes et leur organisation toujours grandissante, finiront par user la résistance des fascistes, qui repose exclusivement sur la supériorité technique. La situation sur les autres secteurs de ce front ne fit que confirmer cette impression.

Partout où l'ennemi n'eut pas le temps de devancer les forces légales les premiers jours de l'insurrection, il se trouve dans une posture peu enviable. C'est ainsi que, pris de panique et croyant les miliciens beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient en réalité, les rebelles abandonnèrent presque toutes les hauteurs du col de Léon, autour de Guadarrama.

Je vis les positions absolument imprenables des républicains à Puerto de Navacerrada, le pic fortifié de cet endroit où 100 hommes, avec de l'artillerie, peuvent mettre en déroute une armée de plusieurs milliers d'hommes; je visitai aussi le village de Rascafria, 20 kilomètres plus loin, qui domine complètement tous les mouvements des insurgés.

C'est à Rascafria que je fus témoin d'une action de quelques braves. Je vis partir quatre jeunes miliciens dans la direction du sommet de la montagne. Au bout d'une quarantaine de minutes, pendant que sur la

terrasse de l'hôpital improvisé, nous prenions de l'anisette à l'eau en bavardant gaiement avec nos hôtes, nous entendîmes des coups de feu sur l'autre versant de la montagne. Personne n'y fit attention. Mais, au bout d'une autre demi-heure, les quatre miliciens réapparurent sur le sommet précédés de deux petites vaches. Un cri d'enthousiasme les salua. Nous apprîmes que c'est pour voler du bétail à l'ennemi qu'ils s'étaient aventurés de l'autre côté de la montagne. Embusqués derrière un de ces énormes rochers dont abonde la Sierra, ils mirent en déroute un détachement d'une cinquantaine de fascistes, en tuèrent plusieurs et revinrent avec du bétail. Le soir, à dîner, les miliciens de Rascafria auront eu de quoi se régaler.

Ce qui me frappa le plus lors de cette visite au front de la Sierra, ce fut le progrès accompli ces derniers jours par l'organisation de l'armée populaire. Alors que sur le front de Saragosse je n'avais vu auparavant que de l'enthousiasme et du courage, ici je pus observer une force parfaitement cohérente, bien disciplinée et déjà sérieusement aguerrie. Des hommes comme le capitaine Garcia, s'étaient employés à transformer ces milices jeunes en une armée redoutable munie d'artillerie, d'armes modernes, de téléphones de campagne et d'un commandement unique.

Le 5<sup>e</sup> Régiment des Milices populaires installé dans les vastes bâtisses des casernes de Salecianos, que je pus visiter la veille, accomplit un travail formidable. C'est lui, d'ailleurs, qui est en train de fournir le plus grand nombre d'effectifs de l'armée de la Sierra. Il ne s'agit plus de jeunes gens partant pour le front sans aucune instruction militaire. Des milliers et des milliers d'hommes sont formés ici journellement en des colonnes disciplinées, sachant obéir et manier les armes les plus perfectionnées. Une jeunesse ardente, politiquement inébranlable, ayant acquis des connaissances militaires au cours de rudes combats de la première étape de la guerre civile, dirige ces classes d'instruction militaire accélérée. Beaucoup d'entre eux sont de véritables vétérans de la guerre de défense populaire: ils ont pris part aux luttes déjà épiques d'octobre 1934.

Mais il ne faut pas croire que les républicains soient en train de reconstituer simplement l'armée espagnole mise en miettes par la sédition des généraux factieux. Les soldats que j'ai vus à la caserne de Salecianos ne ressemblent en rien aux misérables troupiers de l'armée régulière qui viennent se rendre de plus en plus fréquemment aux forces de la République.

Les gars du 5<sup>e</sup> Régiment (pour dissiper un malentendu possible je tiens à souligner que ce terme de régiment ne sert ici qu'à désigner une organisation, le nombre de ses effectifs n'étant point limité) sont les meilleurs éléments du peuple en armes. Leurs officiers ne s'occupent pas seulement de leur instruction militaire. Ils les éduquent aussi politiquement et culturellement. On a installé à la caserne une excellente bibliothèque, on vient d'inaugurer un journal mural, on édite un quotidien « la Milice Populaire » et l'on organise chaque soir, dans la cour de la caserne, sur une estrade spécialement construite, des spectacles d'art populaire, des concerts et des conférences.

En revenant du front de la Sierra nous nous arrêtons de nouveau dans la petite villa où le matin j'avais entendu pour la première fois les canons de la Guadarrama. On m'y recut comme un vieil ami. J'aperçus parmi les miliciens un homme jeune qui me souriait gaiement et que je n'avais pas vu le matin.

Il vint se présenter lui-même: Miguel Palomino, toréador. Ce brillant « espada », connu de toute l'Espagne, avait quitté l'arène pour combattre dans les rangs du peuple... Le soir même je dînai à Madrid avec un autre grand artiste qui, lui aussi, était avec le peuple: Rafael Alberti, l'admirable poète révolutionnaire venait de s'échapper avec sa femme Mariateresa Léon, des mains de l'ennemi, après la prise par la flotte républicaine de l'Ile Ibiza.

Au front comme à l'arrière, l'Espagne populaire tout entière s'est dressée contre le sinistre danger fasciste.



Le 5<sup>e</sup> régiment des milices  
populaires...

Madrid, 15 août

J E reviens du front de la Sierra où les forces républicaines arrêteront, il y a quinze jours, l'avance des fascistes sur Madrid.

Le capitaine Garcia Alexander, du 5<sup>e</sup> Régiment des Milices populaires, voulu, bien m'amener dans sa voiture. Le capitaine Garcia Alexander, malgré son grade, n'est pas un officier de carrière: dessinateur de modes et militant du Parti Communiste espagnol, il ne s'intéresse à l'art militaire que depuis un mois à peine. Mais c'est un chef véritable, aimé de ses hommes et jouissant de l'estime de ses collègues de métier.

Nous devînmes amis au bout d'une demi-heure. Homme peu loquace, chacune de ses paroles témoignait d'une grande intelligence et d'une fermeté de caractère calme et résolue. 28 ans. Belle allure. Sens de l'humour très développé. Amabilité teintée de grâce et de noblesse. Un de ces jeunes gens d'ici qui mène actuellement l'Espagne anti-fasciste vers la victoire.

En sa qualité de responsable du 5<sup>e</sup> régiment, attaché à l'Etat-Major de l'Armée de Guadarrama, il se rendait au front pour faire la liaison entre son régiment et le commandement de l'armée active.

Nous quittâmes Madrid à 8 heures du matin. La forte Buick, conduite par un chauffeur en salopette



...et son journal mural.

# VERSAILLAIS ESPAGNOLS !

par un de nos envoyés spéciaux

GEORGES SORIA

Barcelone, 15 août 1936.

**C'**ÉTAIT à Tardienta, sur le front de Saragosse. Nous venions d'arriver dans le bourg qui précédait les premières lignes. La nuit était belle, étonnamment claire. Après les maints détours qu'une route capricieuse nous avait imposés, nous mettions pied à terre dans cette agglomération. Premières paroles avec les miliciens. Le coin était assez tranquille malgré la proximité de l'ennemi. Il y avait déjà quelques jours que les fascistes avaient été délogés de ces positions. Mais sur les hauteurs qui avoisinaient le village, des hameaux étaient encore aux mains des insurgés. L'un d'eux venait d'être reconquis par les miliciens de la colonne Tchapaïev. Des patrouilles s'y rendaient. On m'invita.

— Tu verras ce qu'ont fait avant de partir les fascistes.

Nous ne devons aller qu'à quelques kilomètres de là. Exploration dans la nuit, avec les mille précautions d'usage. Quelques formes en cube, des maisons terrées dans le sol. Petites rues tortueuses, puis une place... Nos phares fouillent la nuit... Un mur...

Nous approchons. Des corps gisent dans une mare de sang, ils sont là, huit ou dix, je ne sais plus. Au-dessus d'eux à hauteur de ventre, en lettres rouges et sanglantes se détachait l'inscription :

« Espagne par-dessus tout ! »

Les camarades m'expliquent :

— Les fascistes ont été obligés de quitter le village et, avant de partir, ils ont sans jugement fusillé des paysans...

Les corps étaient encore chauds. Je distinguais des visages de jeunes, manifestement de paysans choisis au hasard avant de partir dans la rage de la retraite forcée. Je restais là devant ces cadavres un bon moment, les bras ballants, absolument incapable de bouger, sans autre possibilité que de voir avidement les yeux tranquilles de ces morts tournés vers la terre ou vers le mur, comme s'ils méditaient l'inscription en rouge.

Je m'en allai, ne pouvant articuler une seule parole, absolument muet d'indignation...

Je ne connais rien de plus accusateur, de plus définitivement probant que ces cadavres chauds d'innocents ! Ces paysans que l'on avait fusillés, sans aucun motif — on ne les avait pas trouvés les armes à la main — et qui gisaient là contre ce mur, c'est toute l'histoire des actes sanglants que les fascistes commettent chaque fois qu'ils sont obligés de fuir. Et leur furie sanglante ne fait point de discrimination entre les hommes et les enfants, les jeunes filles et les femmes.



Dans les rues de San Sébastien, les troupes loyales et les milices ont dressé des barrioades.

Je me souviendrai toujours de ces enfants de seize ans que je vis dans un village de la Guadarrama, qui reposaient au bas d'un mur, la tête éclatée, les yeux révulsés. Leur crime ? : ils avaient appartenu aux Jeunesses Socialistes...

Il ne s'agit point dans le cadre de ces colonnes de faire un état complet des atrocités commises par les fascistes. Ce n'est point deux pages qu'il y faudrait consacrer, mais des chapitres entiers dans lesquels il faudrait pouvoir rapporter, le plus objectivement possible, sans aucun commentaire, toute la liste des crimes, toute la liste de ces innocents. Ce serait une tâche aussi urgente que tant d'autres et qui nous permettrait de réaliser que si tous ces crimes ont été commis sur des ouvriers et des paysans ce n'est pas par hasard : ces paysans, ces ouvriers, c'étaient les vivants symboles de la résistance à l'oppression, au fascisme, n'eût-ce été que sur le plan de la vie économique. Mais aujourd'hui, l'heure, si elle en est au réquisitoire, exige qu'on soit bref. Il s'agit d'accumuler en somme le plus de faits possible, aussi différents l'un de l'autre que peut l'être par exemple la mort d'un homme par les flammes ou la décapitation, et la mort d'un enfant par le viol ou par douze balles de fusil.

Rapportons ici des cas. Je parle à Juan Casan Cuesta. Il habitait au Sud la région de Cordoue; il s'est échappé de la province et, après une odyssée inouïe, s'est engagé dans les bataillons qui partent maintenant tous les jours pour le front d'Aragon :

— Mon père avait quarante et un ans. Nous habitons Villafranca de Cordoba, à vingt kilomètres de la capitale. Un jour, les fascistes sont entrés. Mon père, malade, reposait sur un lit. Ils sont venus à la maison et ils l'ont assassiné froidement. Et, de là, dans tout le village, ils tuèrent pour tuer; il y eût des centaines de morts et, parmi eux, des gens qui n'avaient aucune opinion politique. Pour vous donner une idée de leur sauvagerie, écoutez ceci : ils ont brûlé les internés mentaux dans leur hospice. Est-ce qu'un fou a aussi des idées politiques ?

Juan parle d'une voix passionnée. Il me raconte les scènes qui suivirent les assassinats. Les fascistes, leur sinistre besogne accomplie, se saoulerent tous et firent la chasse aux femmes et aux enfants. Des jeunes filles et des gosses furent retrouvés violés sur les chemins. Quant aux camarades connus dans le village pour leur action républicaine et ouvrière, on leur réserva un traitement fantastique :

— Dès qu'ils eurent été repérés par les fascistes, ils furent emmenés sur la route et tous, liés ensemble à l'aide de grosses ficelles. Les fascistes leur tirèrent dessus immédiatement, les arrosèrent d'essence et mirent le feu. Ceux qui n'étaient que blessés flambèrent comme des torches vivantes ».

Sans commentaire.

A Cordoue, mêmes assassinats, mais encore plus systématiques. Le nombre d'ouvriers tués dans la ville dépasse mille deux cents. Tous les fonctionnaires des organisations syndicales et tous les militants en vue furent fusillés.

Baena est un petit village qui comptait 375 syndiqués. Les fascistes vinrent, prirent possession des listes de travailleurs et exécutèrent systématiquement ceux qu'ils rencontrèrent. Sur les 375 il en resta 79. 296 avaient été fusillés, et plusieurs d'entre eux, après qu'on les eût fait construire des fortifications pour la défense du village.

J'ai pu voir à Tardienta un garde d'assaut qui s'était



Devant Irún, la bataille fait rage et la résistance des antifascistes est héroïque.

échappé de Saragosse et qui m'a raconté les odieuses persécutions dont tous les ouvriers sont l'objet dans la ville assiégée :

— Malgré cela, la grève générale dure toujours. Et c'est ce qui les exaspère. Ils ont déjà fusillé plus d'un millier d'ouvriers et sans aucun jugement. Tiens, avant que je parte, j'ai vu arrêter un ouvrier qui était en grève; on l'avait pris au hasard. Des fascistes en civil étaient venus l'arrêter chez lui. On l'emmenait, sa femme le suivait. Avant qu'on ne l'ait soustrait à ses regards, les fascistes, au coin d'une rue, commencèrent à lui frapper sur la tête à coups de crosses. Il résistait. Alors, ils ont changé de tactique : l'un d'eux lui a tiré une balle dans le ventre; mais il n'était que blessé. La femme hurlait devant le corps de son mari blessé et à terre. Les fascistes sont alors revenus, ont achevé le mari et froidement exécuté sa femme : « Pour t'apprendre à crier », dirent-ils en s'en allant. J'avais assisté à cette scène. Je compris alors que si je restais, si l'on me reconnaissait en ville, je n'en aurais plus pour longtemps. Et c'est alors que je résolus de partir par les chemins pour venir jusqu'ici.

Et ce sont partout, à l'endroit de ceux qui portent la blouse bleue ou le costume de travail les mêmes exécutions sommaires.



Les milices antifascistes aux portes de Badajoz avant la prise de la ville par les fascistes.



Chevaliers de la tête de mort... une auto fasciste prise par les miliciens à Sigüenza.

Un milicien basque fait ses adieux à sa femme avant de partir pour le front de Saint-Sébastien.



Tous les tra... les villes où... mort... Parmi... un traitement... on les décapite...

C'est dans l... de Séville, sou... Llano, que ces...

Par Malaga... militante avec... capité. Je l'ai... larmes. Elle r...

— Ils me l... ans... Il y av... devenir folle... passeront pas...

Cette femm... douleur. Aujou... Elle est milici...

Un grou... protégé... dans un... nous tr... la légèr...



A Valle... des milic...



A Valle... des milic...

Tous les travailleurs républicains connaissent dans les villes où passent les fascistes le même sort : la mort... Parmi les peines des distinctions sont faites : un traitement de faveur est réservé aux communistes : on les décapite. On décapite toujours les communistes...

C'est dans le Sud, dans les provinces de Grenade et de Séville, sous la botte de Franco et de Queipo de Llano, que ces coutumes moyenâgeuses revivent.

Par Malaga est arrivée ici, venant d'Algérisas, une militante avec son enfant. Son mari a été pris et décapité. Je l'ai vue me raconter la scène tragique, en larmes. Elle me dit :

— Ils me l'ont « pris »... Il avait à peine vingt-huit ans... Il y avait cinq ans qu'on était mariés... J'allais devenir folle... Je le vengerai... Je le vengerai.. Ils ne passeront pas.

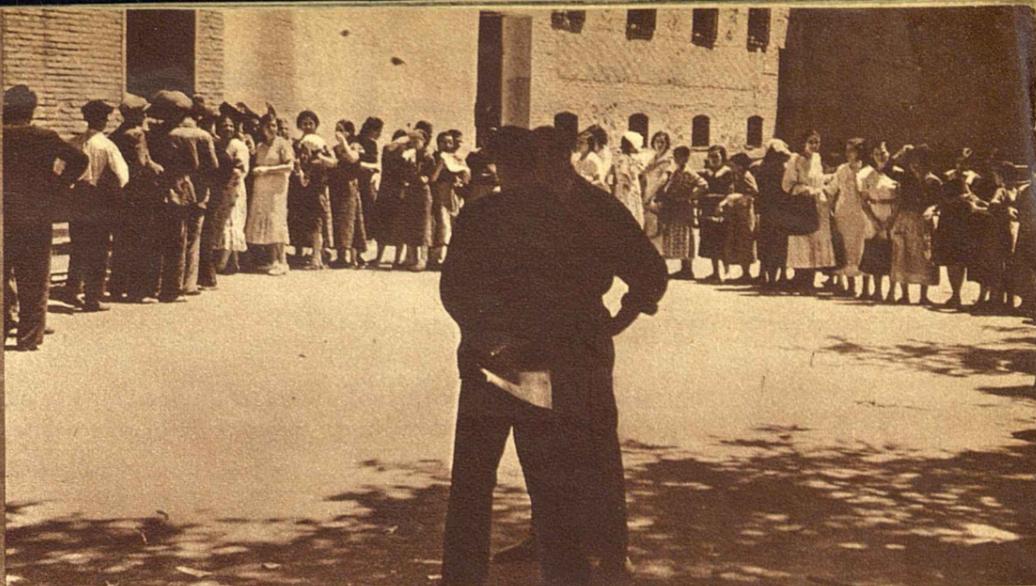
Cette femme était absolument fantastique dans sa douleur. Aujourd'hui, elle a orienté son désir de justice. Elle est milicienne.

Georges SORIA.



Un groupe de religieuses en vêtements civils, protégé par des miliciens gouvernementaux dans un couvent de Tolède (photo d'agence, nous transcrivons textuellement le texte de la légende qui accompagnait cette photo, tel qu'il nous a été transmis.)

Les familles des miliciens font la queue devant le Mont de Piété, à Madrid, pour retirer leurs gages qu'on leur rend gratuitement.



Les œuvres d'art sont enlevées des musées pour être transportées au couvent de Las Descalzas où elles seront mieux protégées contre les vandales fascistes.



A Vallecas, un hôpital recueille les enfants des miliciens et miliciennes qui sont au front.



A Madrid, le travail continue normalement, avec les ouvriers qui ne sont pas sur le front. Ci-dessus, des ouvriers occupés au nouveau viaduc en construction.



A Madrid, les Jeunesses du Front Populaire dans les locaux du « Nouveau Club », cercle des républicains.

# Hotel COLON

QUARTIER GENERAL DES MILICES

par PAUL NIZAN

**P**LACE de Catalogne, le building de la Telefonica est criblé de trous de balles. Au coin du Paseo de Gracia, des chambres de l'Hôtel Colon sont éventrées par les obus : on s'est durement battu sur cette place dans les journées de juillet. Dans l'Hôtel Colon, cette espèce de Ritz barcelonais, les clients fascistes faisaient le coup de feu avec les officiers rebelles de Goded. Les rebelles se sont rendus, on les a fait monter dans des camions et on les a emmenés. Le sommelier comptait les bouteilles rares des caves...

Le Parti Socialiste Unifié de Catalogne a occupé l'Hôtel Colon : une grande bande rouge à lettres blanches coupe la façade. Un drapeau rouge flotte au-dessus des corniches écornées.

A la terrasse, les chaises sont restées : des fumeurs s'y assoient encore, sans boire.

Dans le grand salon devenu le corps de garde de cette caserne, des miliciens dorment, écrasés de fatigue, leur fusil entre les genoux. A tous les étages, une foule emplit les couloirs blancs : miliciens, miliciennes, militants. Des crosses retombent sur les dalles, des téléphones sonnent, des portes claquent, parfois les notes d'un clairon vont s'éteindre au fond des étages.

En deux jours, la vie s'est organisée, un ordre est né. Le camarade Hélios G..., qui commande ce quartier général, ne dort guère. Depuis le 19 juillet, où il a pris une mitrailleuse aux fascistes, il n'a plus guère le loisir de dormir; il y a des moments où il reste debout au milieu d'une pièce et il faut qu'il fasse un grand effort pour revenir de cette absence.

Les services s'installent : Comité militaire, Comité de recrutement, Comité de logement, des transports. Dans le vestiaire, il y a un magasin d'armes; dans le hall, un poste de garde.

Aux murs, des ordres :

— « Miliciens et miliciennes, passez le plus vite possible au bureau de timbrage des cartes. »

— « Tous les employés de chaque service doivent avoir une attestation du responsable de leur service. »

Au-dessus de la grande porte, cette inscription :

« Recrutement des Milices antifascistes de Catalogne. Pour la formation d'une armée populaire. »

Un jour, cet appel est affiché :

« Nous avons un besoin urgent de mitrailleurs. »

Dans le hall, cette inscription :

« Quiconque commettra un vol, si minime soit-il, sera frappé de peines disciplinaires de caractère révolutionnaire. »

◆ ◆

La discipline naissait. Ces fillettes trop fardées des Ramblas, qui avaient essayé le premier jour de se glisser dans cette jeune foule combattante, le camarade Hélios G... les avait fait sortir de l'hôtel. On ne voyait plus passer que des miliciennes qui allaient partir vers le front de Saragosse, ou celui de Caspe ou de Sarinena; des femmes qui venaient, avec un enfant sur les bras, demander des nouvelles au bureau de l'hôtel, où l'on lisait encore sous une plaque de verre les programmes des excursions aux Baléares, au Montserrat...

◆ ◆

Le poste de garde ne laissait passer personne sans autorisation. Il fallait être vigilant : le second jour, un fasciste était parvenu à entrer à l'hôtel comme cuisinier; il avait empoisonné le café que devaient boire les membres du Comité Central; on lui avait fait boire à temps son café, et il était mort, naturellement...

◆ ◆

La nuit, les hommes de garde sifflaient les autos qui passaient sur la place de Catalogne déserte. Quelque part, un coup de feu éclatait comme une bulle à la surface de la nuit. On attendait le matin, enveloppé dans de grandes capotes de cavaliers.

◆ ◆

Aux heures des repas, entre 1 heure un quart et 3 heures et demie, entre 8 heures et 11 heures, la salle à manger s'emplit de jeunes gens servis par les garçons en chemise rouge. Cette salle à manger de grand hôtel faisait penser à un réfectoire de caserne, de lycée.

Tout le temps, à cause de ce grand escalier de marbre où montait et descendait un double flot d'hommes en armes, vêtus de cent façons, coiffés de casques d'acier avec des lettres, des insignes peints, où l'on voyait passer des enfants guerriers, on pensait au décor d'un étrange opéra, d'une mise en scène spontanée de la jeunesse, de la passion et de la mort.

Paul NIZAN.



A Barcelone, le bataillon Karl Marx, composé de mille hommes, se dirige sur le front de Saragosse.



Les généraux Goded (1) et Burriel (2) qui conduisirent la tentative de rébellion à Barcelone, au cours de leur procès au bord du navire « Uruguay ». Audessous, le général Llano (en civil), arrivant à bord de « l'Uruguay », pour témoigner au procès des généraux rebelles. On sait que Goded et Burriel, condamnés à mort, furent immédiatement exécutés.



Victoire!  
lue ses can  
peau roug  
lorsqu'il a  
Mangada.  
çaient drap  
et poings l  
ne leur réu  
durent fui  
breux m

remue  
nches  
es anti  
comme  
e de Sa  
ient, vi  
rs char  
allaient  
es qu'un  
l'usine

les au  
gne dé  
ait com  
ttenda  
otes de

quart e  
heures  
ens ser  
tte sall  
un ré

alier de  
ble fio  
, coiffé  
insigne  
uerriers  
a, d'une  
la pas

IZAN.

Victoire! Cette milicienne sa-  
lue ses camarades avec un dra-  
peau rouge, pris à l'ennemi  
lorsqu'il attaqua la colonne  
Mangada. Les fascistes s'avan-  
çaient drapeaux rouges en tête  
et poings levés, stratagème qui  
ne leur réussit guère, puisqu'ils  
durent fuir, laissant de nom-  
breux morts sur le terrain.



# UN JOURNALISTE DU FRONT POPULAIRE CHEZ LES REBELLES

par un de nos envoyés spéciaux

J. P. BOUGUENNEC

Huesca, 13 août.

Le bluff est parfois utile, mais, lorsqu'on en abuse, ça se sent. Les communiqués de l'Etat-major rebelle font maintenant sourire les Aragonais.

— Victoire... Victoire... défaite du Front Populaire...

A ce rythme là, le général Franco serait déjà depuis quinze jours à Barcelone et le général Mola fêterait son triomphe à Madrid.

Les canons qui tonnent, tout près d'Huesca, n'ont pourtant rien de commun avec les batteries d'honneur. Les obus qui tombent n'ont rien des obus à blanc.

Ça barde. Les Aragonais dédaignent les journaux. Le grand bruit qui vient de l'Est leur apporte des nouvelles fraîches.

Quand on vient de France, on est d'abord étonné par le calme qui règne dans les gares-frontières. Pas un bruit. Quelques soldats, bien élégants et bien sages, promènent, l'arme à la bretelle, leur ennui distingué au long des quais déserts.

La vie, semble-t-il, continue, normale et paisible. Seul vous étonne le carré de feutre jaune que les hommes portent sur leur veste, épinglé à la hauteur du cœur.

C'est à cet insigne que l'on reconnaît les mobilisés. « Tout le monde, explique-t-on, doit à l'Espagne nouvelle du général Franco, son travail et son intelligence. » Tout le monde est militarisé !

Où, la vie, à part ça, semble continuer, se dit le voyageur qui, du pas guilleret de l'homme qui n'a plus peur, se dirige vers la sortie des voyageurs.

— Passeport ?  
— Voilà.  
— Vous êtes journaliste. Vous ne passerez pas.

— Mais...  
— Des journalistes français ont dit du mal de nos partisans. Aussi on n'en laisse plus passer. Ce sont les ordres.

Toute protestation est vaine. Il faut attendre, dans une salle, gardé à vue, le prochain train pour la France.

Seul, à ce qu'on m'a dit, un reporter de l'Echo de Paris a pu entrer en Espagne « officiellement » par la gare-frontière de Canfranc.

Ce qui éclaire bien des points obscurs et explique le constant souci d'impartialité que l'on remarque dans les informations de notre national Echo de Paris.

Il y a la manière officielle et la manière officieuse. Je n'ai pas eu le choix et j'ai passé la frontière par le col du Sompert, clandestinement, au prix de difficultés sans nombre.

J'ai suivi le chemin dangereux pratiqué chaque jour, dans le sens inverse, par les nombreux Espagnols.

J'ai passé.  
Jusqu'à Jaca, rien à signaler. A chaque instant, on rencontre évidemment des patrouilles, mais dont la passion pour les dominos vous permet de passer totalement inaperçu.

Il fait chaud. Les officiers occupent les auberges et boivent sec. Cette guerre semble les amuser beaucoup.

C'est à Jaca (on prononce, à peu près, Raca), première garnison importante de rebelles, que, tout à coup, je me trouve en pleine tragédie.

J'ai vu des hommes qui allaient mourir, et qui le savaient.

C'était devant le bâtiment transformé en tribunal par l'état-major fasciste. Il y avait là, dans un pan d'ombre, seize hommes, jeunes encore, vêtus de bleus de chauffe délavés, et tête nue. Ils venaient, après un simulacre de jugement, de connaître leur sort. Ils allaient mourir, et plaisaient et fumaient. Des carabiniers, nombreux,

les gardaient. Ils se taisaient, eux, et demeuraient immobiles.

Une camionnette déboucha d'une petite rue et stoppa devant le groupe. C'était une Citroën à bout de souffle, d'un modèle ancien. Les seize condamnés y montèrent et les carabiniers, pour se faire de la place, durent jouer du coude et de la crosse.

Puis la camionnette s'ébranla dans un démarrage qui tenait du miracle.

Les seize hommes regardèrent les badauds, et poings levés, saluèrent.

Les badauds baissèrent la tête.

La camionnette disparut à grand bruit.

On la vit revenir dans la soirée. Les carabiniers, l'arme à la bretelle, en descendirent seize cadavres.

La justice du général Franco était faite.

Les exécutions, ici, sont menus événements de la vie quotidienne. On fusille pour fusiller. On se fait la main, en quelque sorte.

Il faut être fasciste ou ne pas être.

C'est là l'article premier de la Constitution.

Il faut s'engager dans l'armée rebelle ou fuir.

Et, si l'on fuit, si l'on veut gagner la France toute proche et à la fois si lointaine, il faut réussir du premier coup, passez quoi qu'il advienne, ou mourir.

Les seize petits gars que j'ai vus vivants, puis raides et sanglants, avaient voulu, comme beaucoup, forcer la frontière. Ils allaient comme tant de leurs camarades s'engager, à Barcelone, dans les troupes loyalistes.

Ils ne connaissaient pas la montagne. Ils s'engagèrent au petit bonheur dans un sentier et tombèrent dans une embuscade.

« Jugés » à Jaca, ils furent exécutés à l'endroit même où on les avait découverts.

Une vraie partie de plaisir pour les carabiniers.

— Monsieur, me dit à Jaca un officier séduit par mes idées nationalistes — il faut faire l'âne pour avoir du son — monsieur, notre guerre est une guerre sainte. Pas de quartier. La « cause » doit triompher coûte que coûte.

Guerre sainte ?

Je songe à deux femmes exécutées ce matin. Elles avaient osé cacher chez elles, l'une son fiancé, l'autre son mari.

L'officier poursuit :

— Nous nous battons pour la tradition, pour la famille.

Le pire, c'est qu'il paraît convaincu de ce qu'il avance.

On parle sous le manteau de l'attaque que les gouvernements vont déclencher sur deux points à la fois du front : sur Huesca et sur Saragosse.

Les forces en présence sont importantes. On parle de 20.000 loyalistes et, d'après les informations que j'ai, 14.000 fascistes s'opposeraient à leur avance. On dit aussi — mais il faut se méfier de ce genre de nouvelles — que des troupes marocaines fraîchement débarquées viendraient se joindre au gros des forces du front nord.

Huesca...

Deuxième étape d'un voyage, qui, pour moi, devient pénible. Le bruit de la canonnade est tout proche, et, à chaque instant, des colonnes partent en direction de Carinera, pour tenter, dit-on, d'opérer leur jonction avec des colonnes parties de Saragosse.

J'ai eu l'occasion de converser avec des soldats. Ils ont su — comment ? — qu'un détachement de 1.800 hommes, partis de Saragosse, avait mis bas les armes et s'était joint aux forces gouvernementales qu'il avait mission de combattre.

L'événement est passionnément discuté au cours des heures creuses, lorsque les chefs ne sont pas là.

D'autre part — mais il est difficile d'obtenir là-dessus des précisions — les militants aragonais du Front Populaire continueraient à faire, au sein même de l'armée rebelle, une propagande fructueuse.

Chose certaine, des exemplaires récents du Heraldo de Madrid ont circulé, à Huesca.

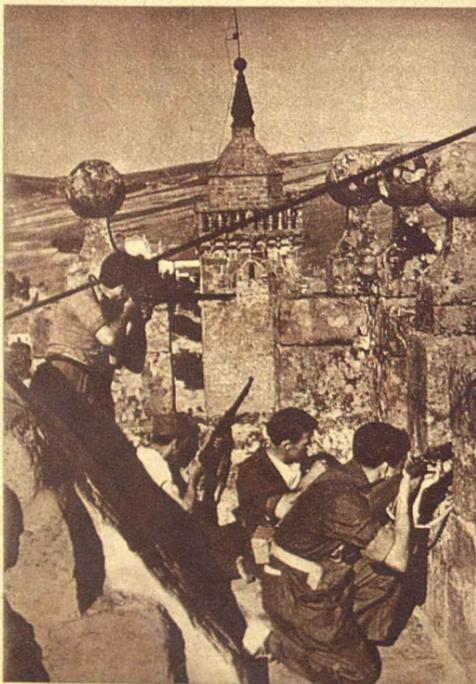
Etrange armée, que celle-ci.

En dehors des cadres et des soldats de carrière, elle est composée de réservistes mobilisés en hâte, qu'aucun enthousiasme partisan n'anime, d'ouvriers et de paysans qui votèrent rouge et qui ne purent échapper à la conscription.

Aussi Huesca, point stratégique important, est-il défendu par des troupes assez mal entraînées, et dont le moral n'est guère brillant.

Une grande nervosité règne d'ailleurs dans l'état-major.

C'est bon signe.



Miliciens dans la tour du château de Sigüenza.

Un fasciste prisonnier entre deux miliciens... c'est un moine déguisé en garde civil.



TABLEAU DRESSÉ PAR F. FONTENAY

## OBJET DE LA LOI

DATE PROMULGUEE

AMNISTIE.

12 AOÛT

La loi accorde aux délinquants travaillant ou à l'amende.

DISSOLUTION DES LIGUES.

19 AOÛT

Sont dissoutes les ligues nationales (Populaire française).

EPURATION ADMINISTRATIVE.

18 AOÛT

Mise à la retraite.

REVISION DES DECRETS-LOIS.

18 AOÛT

Abrogation de la loi de guerre, la loi de 1917.

REVISION DES FONDEMENTS SOCIAUX.

21 AOÛT

Revision des fondements sociaux est rétablie.

CONVENTIONS COLLECTIVES.

20 AOÛT

Des commissions de dispositions congés, les s...

CONGES PAYES.

26 AOÛT

Un congé annuel pour l'ouvrier, employé dans une section d'agriculture.

SEMAINE DE 40 HEURES.

26 AOÛT

La loi fixe à 40 heures la semaine de travail stipule un régime s'ensuivra.

RETRAITE DES MINEURS.

(non encore promulguée)

Loi votée le...

LOCATAIRES.

1<sup>er</sup> JUILLET

Suppression de la loi qui devait être...

SCOLARITE.

13 AOÛT

Loi modifiant l'organisation des écoles primaires.

CONTRE LES MARCHANDS DE CANONS.

12 AOÛT

Loi nationale de combat, de réquisition industrielle.

CONTRE LA DICTATURE DES 200 FAMILLES.

25 JUILLET

Nouveau statut de la commission de nomination des membres de l'Assemblée.

AVOIRS A L'ETRANGER.

31 JUILLET

La répression des biens dissimulés le 31 août.

ATTEINTES AU CREDIT PUBLIC

(non encore promulguée)

Loi réprimant...

GRANDS TRAVAUX.

>

Le 12 août, à des travaux de cette nature.

AIDE AU COMMERCE ET A L'INDUSTRIE.

14 AOÛT

Loi réorganisant le commerce et l'industrie. Loi concernant la création de nouvelles entreprises. Loi portant sur la consécration des parcs nationaux.

POUR LES PETITS COMMERÇANTS ET ARTISANS.

>

Loi accordant des avantages relatifs aux commerçants et artisans.

POUR LES PAYSANS.

>

Office du travail.

RAJEUNISSEMENT DES CADRES ADMINISTRATIFS.

>

Loi votée le 12 août.

AIDE AUX FAMILLES NOMBREUSES.

>

Amélioration de la situation de juin.

ASSURANCES SOCIALES.

>

Élévation des cotisations.

ALLOCATIONS DE CHOMAGE.

>

Les allocations de chômage.

SOLDATS.

>

Doublement des allocations.

VACANCES.

>

Création de nouvelles vacances.

CE QUI RESTE A FAIRE

VOTER L'INSTITUTION DE LA GUERRE... ALLOCATIONS DEFINITIVES... FONDEMENTS... TRADITIONS... PAR...

# LE FRONT POPULAIRE AVAIT PROMIS LE GOUVERNEMENT A TENU

## PRINCIPALES DISPOSITIONS

La loi accorde l'amnistie pour un certain nombre de délits et prévoit des grâces amnistiantes pour les délinquants primaires, quand le délit est antérieur au 25 juin, et se rapporte à des conflits du travail ou à des faits politiques — si la peine est inférieure à 6 mois de prison ou consiste en une amende.

Sont dissous en application de la loi, par décret, le Mouvement Social Croix de Feu, le Parti National Populaire (Jeunesses Patriotes), le Parti Franciste, le Parti national Corporatif (Solidarité française). — L'Action Française avait été dissoute sous le ministère Sarraut.

Mise à la retraite du policier Guichard. — Mise à la retraite du gouverneur d'Indochine Robin.

Abrogation du décret du 16 juillet 1935 qui soumettait à l'impôt les pensions des victimes de guerre, la retraite du combattant et diverses rentes d'accidentés du travail.

Revision des décrets instituant le prélèvement sur les salaires, traitements, indemnités et retraites des fonctionnaires et des agents des services publics et concédés (taux et échelles des prélèvements sont améliorés; les délais d'avancement sont réduits, la deuxième indemnité de résidence est rétablie, des cumuls sont supprimés).

Des commissions mixtes régleront les rapports entre employeurs et salariés, et contiendront des dispositions reconnaissant le droit syndical, le droit d'opinion, les délégués du personnel, le délai-congé, les salaires minima.

Un congé annuel continu de 15 jours est dû après un an de service (7 jours après 6 mois) à tout ouvrier, employé ou apprenti occupé dans une profession industrielle, commerciale ou libérale, ou dans une société coopérative, ou dans un atelier artisanal. — Un décret étendra cette mesure à l'agriculture.

La loi fixe à 40 heures la durée du travail dans les établissements industriels et commerciaux et stipule un régime spécial pour les mines (38 heures 40). Aucune diminution de salaire ne doit s'ensuivre.

Loi votée le 14 août, élevant à 6.000 francs la retraite des mineurs après 30 ans de services.

Suppression jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1937 de la majoration de 15 % des loyers de locaux d'habitation, qui devait être appliquée au 1<sup>er</sup> juillet 1936.

Loi modifiant celle du 28 mars 1882, et élevant à 14 ans l'âge de la scolarité.

Loi organisant l'enseignement professionnel dans les écoles de l'enseignement technique, les écoles primaires supérieures et les cours complémentaires.

Loi nationalisant les fabrications de matériels de guerre (armes à feu et leurs munitions, avions de combat, chars, etc., matériel de protection contre les gaz, navires de guerre) par voie d'expropriation indemnisée, totale ou partielle. — Applicable par décret avant le 31 mars 1937.

Nouveau statut de la Banque de France. Le Conseil des Régents disparaît; le Conseil général comporte des représentants des forces actives de la nation; le gouverneur et le sous-gouverneur, nommés par le gouvernement, ne sont pas forcément parmi les actionnaires. Ceux-ci tiennent une Assemblée générale ouverte à tous.

La répression de la dissimulation d'avoirs à l'étranger pourra aller jusqu'à la confiscation des biens dissimulés. — Le délit est amnistié pour ceux qui feront une déclaration sincère avant le 31 août.

Loi réprimant les atteintes au crédit de la nation (votée le 14 août).

Le 12 août, vote d'une loi autorisant le gouvernement à consacrer, en quatre ans, 20 milliards à des travaux contre le chômage, en sus des crédits déjà ouverts. Quatre milliards seront engagés cette année.

Loi réorganisant le crédit aux petites et moyennes entreprises.

Loi concernant la mobilisation des créances commerciales garanties par l'Etat.

Loi portant à deux milliards des engagements permis à l'état au titre de l'Assurance-Crédit.

Loi créant une Caisse Nationale des Marchés de l'Etat.

Loi consacrant trois milliards et demi à l'aide temporaire (sous forme d'avances) aux entreprises gênées par l'application des lois sociales récentes, et aux entreprises travaillant pour l'exportation.

(Ces quatre textes ont été votés le 13 août.)

Loi accordant des délais aux commerçants, industriels et artisans, pour le paiement de leurs dettes relatives : 1) aux acquisitions de fonds. — 2) aux loyers commerciaux. — 3) aux emprunts contractés pour faire face aux engagements des points 1 et 2.

(Loi votée le 13 août.)

Office du blé (voté le 14 août).

Loi accordant des délais aux paysans pour le paiement des dettes contractées en vue de leur exploitation, et leur donnant des facilités pour obtenir des prêts du Crédit Agricole (votée le 13 août). L'effet de ces mesures est de suspendre poursuites et saisies.

Loi votée le 13 août, permettant des mises à la retraite par ancienneté, selon des échelles d'âge nouvelles.

Amélioration du régime des allocations aux familles nombreuses, inscrite dans le « collectif » de juin.

Elévation à 25.000 francs du salaire créant l'obligation d'inscription aux assurances sociales.

Les allocations de chômage sont désormais incessibles et insaisissables.

Doublement du prêt aux soldats.

Création de billets à prix réduits (60 % de réduction) au profit des travailleurs bénéficiaires de vacances payées.

## EXTRAIT DU PROGRAMME DU RASSEMBLEMENT POPULAIRE

### AMNISTIE GENERALE.

### DESARMEMENT ET DISSOLUTION EFFECTIFS DES FORMATIONS PARAMILITAIRES.

EN ATTENDANT L'ABOLITION COMPLETE ET AUSSI RAPIDE QUE POSSIBLE DE TOUTES LES INJUSTICES QUE LES DECRETS-LOIS COMPORTENT, SUPPRESSION IMMEDIATE DES MESURES FRAPPANT LES CATEGORIES LES PLUS TOUCHEES DANS LEURS CONDITIONS D'EXISTENCE PAR CES DECRETS

APPLICATION ET RESPECT DU DROIT SYNDICAL POUR TOUS, RESTAURATION DE LA CAPACITE D'ACHAT SUPPRIMEE OU REDUITE PAR LA CRISE.

REDUCTION DE LA SEMAINE DE TRAVAIL SANS REDUCTION DU SALAIRE HEBDOMADAIRE.

...PROLONGATION DE LA SCOLARITE OBLIGATOIRE JUSQU'A 14 ANS.

NATIONALISATION DES INDUSTRIES DE GUERRE ET SUPPRESSION DU COMMERCE PRIVE DES ARMES.

FAIRE DE LA BANQUE DE FRANCE LA BANQUE DE LA FRANCE.

CONTROLE DES SORTIES DE CAPITAUX ET REPRESSION DE LEUR EVASION PAR LES MESURES LES PLUS SEVERES ALLANT JUSQU'A LA CONFISCATION

EXECUTION RAPIDE D'UN PLAN DE GRANDS TRAVAUX D'UTILITE PUBLIQUE.

REVALORISATION DES PRODUITS AGRICOLES.

SUSPENSION DES SAISIES ET AMENAGEMENT DES DETTES.

VOTER L'AMNISTIE INTEGRALE ET ABROGER LES LOIS SCLETERATES. — ABROGER LES DECRETS-LOIS DE MISERE. — INSTITUER LE FONDS NATIONAL DE CHOMAGE. — CREER LA CAISSE DES PENSIONS ET RESTITUER AUX VICTIMES DE GUERRE LEURS DROITS INTEGRAUX. — OUVRIR LES GRANDS TRAVAUX CONTRE LE CHOMAGE. — AUGMENTER LES ALLOCATIONS DE CHOMAGE. — METTRE FIN A L'IMPUNITE DES JOURNAUX SEMEURS DE PANIQUE. — RESOUDRE DEFINITIVEMENT LA QUESTION DES DETTES COMMERCIALES, AGRICOLES ET CELLE DES LOYERS. — REFORMER PROFONDEMENT LA FISCALITE DANS UN SENS DEMOCRATIQUE, POUR FAIRE PAYER LES RICHES. — EPURER LES ADMINISTRATIONS ET L'ARMEE DES FACTIEUX QUI Y PULLULENT.

PAR ET POUR LE FRONT POPULAIRE, FRANÇAIS, EN AVANT !

# MUSEES DE PLEIN AIR

par  
JACQUIS



A Skansen, on voit circuler entre les fermes du « musée » des paysannes à bonnets de dentelle.



Une noce défile dans la campagne suédoise, précédée de musiciens.

présent. Cette province, comme chaque province de notre pays, a une forme particulière de culture, des modes de vie qui la distinguent des autres, des métiers et des produits qui sont à elle tout spécialement. Mais beaucoup ne le savent pas. Qui le sait ? Quelques érudits, sans autre audience que les locaux. Qu'on nous laisse rêver un peu : voici ce que je verrais. Au cœur de la région-là, non loin de la ville qui en est le centre vital, dans un site bien abrité, il y aurait une, cinq, dix maisons à quelque distance les unes des autres, par des prés et des jardins. L'une serait une ferme de petits paysans comme on en a dans cette province-là ; dans une autre, on apercevrait les métiers d'un artisan à battre ; plus loin serait l'exploitation de l'éleveur. Toutes les activités artistiques de la région seraient représentées, elles vivraient tout simplement sous le regard des visiteurs.

Et enfin il y aurait une maison parmi les autres, une maison simple qui s'appellerait : Auberge de la Jeunesse. Parce que ce Musée de plein air serait un parc de repos et de culture, un but de promenade vers lequel se diraient les jeunes gens pour y camper dès le samedi soir et les jours de fête. Les autres régions du pays, voyageant, allant d'une Auberge de Jeunesse à l'autre, trouveraient partout le suc le plus précieux de chaque terroir de France pour eux par le Musée de plein air.

Mais est-ce là un rêve ? Il s'en faut bien. Car si en France nous ne sommes encore à rêver de telles choses, ailleurs on réalise. L'Europe du Nord, l'Europe scandinave, a su faire au Musée de plein air la place qui lui est due dans l'organisation des loisirs. Skansen, en Suède, est un chef-d'œuvre du genre et une réussite.

Ce n'est pas un musée régional, mais national, c'est-à-dire qu'il réunit un immense parc accidenté, des spécimens de toutes les cultures régionales, les types locaux de maisons, d'églises, de fermes, de maisons de ville, d'ateliers, maison est meublée exactement comme elle doit l'être dans son village. On voit circuler entre les fermes des paysannes à bonnets de dentelle. Il y a une famille de Lapons qu'on amène du Nord, et qu'on change périodiquement, qu'elle soit bien « nature ». Tout le pays est là, et des milliers de visiteurs se promènent dans le parc, y prennent leurs repas, y passent des journées à l'aise, et apprennent à connaître la Suède par la vue, par le toucher, concrètement, mieux que s'ils lisaient toute une bibliothèque.

Il y a donc, on le voit, deux sortes de Musées de plein air : musées thématiques, réunissant toute la culture populaire d'un pays ; musées locaux, régionaux. Pour l'instant, au point où nous en sommes en France, c'est-à-dire à zéro, l'urgent et aussi le plus réalisable, c'est de mettre sur pied des Musées de plein air nationaux.

L'Etat, les collectivités (départements, communes) possèdent ou peuvent acquérir les terrains nécessaires. Il faut généralement un noyau : ferme, château, quelque bâtiment où l'on puisse installer provisoirement le Musée. Puis, l'Association de Jeunesse, qui sera le centre de ralliement des « oiseaux-voyageurs » — c'est le moyen d'assurer économiquement la garde du Musée, en attendant mieux le départ.

Il est clair que les organisations culturelles et populaires locales ne peuvent entrer en branle. Qui oserait refuser un Musée régional aux gens de la région ? Pourquoi en ferait-on ? En dernière analyse et comme toujours, tout dépend des masses organisées, des syndicats en particulier des syndicats de l'enseignement, des Maisons de la Culture, des Auberges de Jeunesse, des Intellectuels antifascistes, des innombrables groupes (au sein de la Commune,

**I**L y a, dans la ville où j'ai passé mon enfance (une des plus grandes villes du pays), un musée régional. Qui veut connaître le passé de la cité, les mœurs populaires depuis un siècle, les métiers et les arts traditionnels de la province, doit forcément y faire visite.

On l'a logé, ce Musée, dans une aile d'un vieux bâtiment plein de charme mais fort dissimulé dans la vieille ville. Deux agents de police prêtés par la municipalité servent de gardiens. Les salles, faiblement éclairées par des fenêtres à meneaux, laissent deviner plutôt qu'elles ne les présentent des trésors un peu poussiéreux. Il y a les souvenirs de la Grande Révolution : bonnets phrygiens, estampes, certificats de civisme, cartes de sections. Il y a les rubans et les cannes des confréries de compagnonnage, les équerres et les compas du Tour de France (qui n'était pas cycliste en ce temps-là) et surtout, pour moi au moins, il y a l'incalculable témoignage de l'intelligence pratique et du labeur délicat de nos pères : les outils, les machines, les métiers des vieux ouvriers et des vieux artisans.

Chacune de ces pièces est un chef-d'œuvre (beaucoup sont effectivement des « chefs-d'œuvre » fabriqués par des apprentis pour devenir compagnons) et quand on les regarde on dit instinctivement : voilà des gens qui savaient travailler. C'est une leçon de choses.

Mais c'est une leçon que personne pour ainsi dire ne vient écouter, ou voir, car dans un Musée ce sont les objets qui doivent parler d'eux-mêmes. Personne ne dérange les deux agents. Qui songerait à parcourir les sinuosités des ruelles pour aboutir à un Musée dont l'existence est presque inconnue, et qui n'est ouvert que deux fois par semaine ? Qui voudrait lutter contre la semi-obscurité qui enveloppe l'entassement des objets ?

Alors il arrive ceci : voilà une province de France (et elle n'est pas seule dans ce cas, croyez-le) qui n'a pas un seul endroit, un seul lieu convenable, clair, aéré, bien vivant, où elle puisse se voir elle-même, se retrouver elle-même dans son histoire et dans son



Un instrument de musique traditionnelle.

# PLEIN AIR

## SOUSTELLE

ays, a forme par-  
des avinées, des  
Mais ants ne le  
nce que les locales.  
Au cœur, région-là,  
bien abri, il y  
les autres par des  
ans con en a dans  
s d'un grès à bat-  
ctivités artistiques de  
ment ceux des vi-

son sim qui s'ap-  
plein air serait un  
quel se est les jeu-  
fête. Les autres  
esse à e, trouve-  
e France pour eux

ce nous es encore  
rd, Hollays scan-  
est due ganisation  
e et une

qu'il gms un im-  
régionales les types  
le, d'ataque mai-  
on villa voit cir-  
Il y a ne famille  
liquement elle soit  
rs se princessam-  
journées lasser, et  
concrémieux que

: musée hèse, réu-  
aux, régior l'ins-  
à zéro urgent et  
de pleionaux.

nt ou pequir les  
château, quelque  
puis, l'Ae la Jeu-  
urs » — le moyen  
nt mieuie départ.

locales entrer en  
la régin veulent  
rait-on? dernière  
es, des set en par-  
Culture berges de  
oupes (commune,



En Suède, on tresse des animaux en paille, et ce genre de travail est devenu une industrie nationale. Skansen, où se trouve le plus beau « musée de plein air » du monde, est réputée pour cette industrie d'art.

Un instrument de musique bien caractéristique.

« Savoir », etc...) et enfin de la nouvelle-née Association Populaire des Amis des Musées.

De ces efforts dépend l'éclosion, qui peut être prochaine et magnifique, de toute une moisson de parcs-musées ouverts à tous. Il faut que ceux qui travaillent à donner à notre peuple des instruments de culture collective (à commencer par le Ministre des Loisirs, M. Léo Lagrange) sentent une vaste poussée créatrice monter des masses elles-mêmes.

La notion d'une culture limitée à une « élite » de privilégiés est définitivement dépassée. La culture populaire vers laquelle il faut nous diriger, sur quelles bases l'édifier?

Un élément qu'il ne faut pas oublier, qu'il serait dangereux d'oublier, c'est la vie locale, provinciale. Chaque province constitue une nuance originale qu'il serait désastreux de dédaigner, avec son art, ses coutumes, ses techniques, ses inventions, souvent sa langue: breton, provençal, ou les mal-nommés « patois ». Relier ce passé et ce présent de vie locale avec la lutte de tout le peuple de France pour un avenir meilleur, tel doit être un des buts toujours présents à notre esprit. Pour reprendre en le modifiant légèrement un des mots d'ordre de l'édification soviétique, une culture « socialiste par le fond » n'en doit pas moins être « régionale par la forme ».

Dans un pays lointain de l'Amérique espagnole, je me suis réjoui d'entendre les langages indiens retentir dans les meetings paysans, et je me réjouis d'entendre un communiste breton chanter la louange de son terroir et de sa langue.

Le Musée de plein air régional est une pièce nécessaire de la culture populaire. Il réveillera l'intérêt de chaque communauté locale pour elle-même, pour sa propre histoire et ses propres modes de vie; on y viendra non pour s'instruire mais pour se promener au grand air, et on s'instruira tout de même. Les instituteurs y conduiront leurs classes, les Auberges de Jeunesse y abriteront de joyeuses bandes. On y donnera des fêtes populaires. On organisera des conférences-promenades. On rétablira la communication, trop souvent interrompue, entre l'homme des villes et la terre, entre l'homme d'aujourd'hui et son passé immédiat. On s'invitera d'un Musée à l'autre, de façon que tout le pays se connaisse lui-même.

L'an prochain, nous aurons à Paris le Musée français des Arts et Traditions populaires, résumé et synthèse de la vie de nos provinces. Après cette première réalisation, déjà en train, il faut les Musées régionaux, les Parcs-Musées, pour les masses et pour la jeunesse. Et espérons que bientôt on pourra entendre des phrases, aujourd'hui invraisemblables, comme celle-ci: « Demain nous passerons une bonne journée: nous irons au Musée! »

Jacques SOUSTELLE.



Dans l'immense parc-musée de Skansen, il y a même une famille de Lapons avec sa hutte.

Table garnie pour une fête, en Suède.



# La Rapsodie foraine

par  
PIERRE BOCHOT

## L'ENVERS DU DÉCOR (1)

**L**e monde forain est à l'image de la Société: de gros industriels, de moyens et de petits artisans, un prolétariat et un lumpenprolétariat. Dans chacun des deux syndicats (*L'Avenir Forain* et *L'Industriel Forain*) les gros, les moyens et les petits sont groupés; le marchand qui possède seulement un sac de cacahuètes y coudoie le propriétaire d'un manège valant plusieurs milliers de francs.

Les employés forains sont groupés dans un troisième syndicat rattaché, celui-ci, à la C. G. T.

Il va sans dire que les employés, les petits et moyens industriels s'allient contre les gros, les puissants, qui veulent faire la loi.

Les romanichels s'installent dans les fêtes; ils y vivent un peu en marge de la vie foraine. C'est le lumpenprolétariat.

Je me suis arrêté, l'autre soir, près de la roulotte poussiéreuse. Une douzaine de petites bohémiennes dansaient sur un vieux tapis. Les spectateurs étaient nombreux; ces jeunes tziganes, sauvages et belles, souples

(1) Voir *Regards*, des 30 juillet et 6 août.

comme des poupées des caoutchouc, séduisaient la foule... Mais quand le père s'avancait pour la quête, le public s'enfuyait. De quoi vivent ces êtres humains chassés de partout, méprisés de tous?

Hâtons-nous de créer le monde où plus personne ne sera méprisable!

Le dîner terminé, Dédé ouvre son petit manège. Chanson. Il a placé sa fillette dans la charrette anglaise. Le manège tourne. L'enfant fouette le poney de bois qui lève le cul, en cadence...



La dompteuse : son prestige est fait de force et de tendresse.

Le vieux musicien s'époumonnera jusqu'à la mort.

Les forains ont merveilleusement inspiré le grand peintre Picasso.

Dédé sourit à sa « pépée », mais il se tracasse. Il a versé 400 francs pour l'emplacement de son métier; dimanche dernier: recettes: 150 francs; ce soir, Dédé espère se « retaper ».

Ah! Le monde arrive... Enfin! Flûte! Voici la pluie. Retraite. — Recettes: zéro franc, zéro centime.

Fera-t-il beau dimanche prochain? Le forain redoute la pluie comme le paysan redoute la grêle.

Il n'est pas quotidien le pain de la caravane.

Quatre planches. Un rideau grenat. Le « banquier », coiffé d'un casque colonial, s'époumonne, devant la baraque:

— Vivants! Vivants! Pour la première fois en France un couple de vampires!...

La foule n'entre pas; les vampires ont cessé de plaire. L'homme voudrait bien pouvoir monter un spectacle de meilleure qualité. Mais où prendre l'argent? Quoi faire? Il a déboursé 275 francs pour l'emplacement de sa cabane; en trois jours il a gagné 40 francs!

— Vivants! Vivants!

Non, ça ne « rend » pas. Alors, il emporte dans la voiture ses deux chauve-souris d'Amérique. Il pie le rideau de sa ménagerie. Rapidement, il fabrique une pancarte: TARA-RA-BOUM! Il échange le casque colonial avec un chapeau haut de forme. Et, mannequin vivant, le bateleur prend la place de ses animaux.

Pour gagner son pain, il est obligé de se faire foutre des tomates pourries sur la gueule! « Ici la misère absolue, la misère affublée... »

— Allez, vingt sous la partie!

Retourner à l'usine?

Combien d'ouvriers se trouvent sur le pavé, actuellement?

On n'embauche pas les saltimbanques!

Aujourd'hui, jeudi. Pas d'école.

Trois toutes petites filles jouent dans le sable pauvre, devant la ménagerie. Le père les repêche, et les fait danser sur l'estrade.

Derrière la scène, on aperçoit les gros lions...

Les enfants des forains figurent toujours dans les parades. Ils sont intelligents, affectueux, artistes souvent. Ils aiment l'école, étudient avec ardeur.



Le programme de l'Ecole Primaire Foraine de Paris est le même que celui des écoles de l'Etat.

Pendant longtemps, le « Dispensaire pour Forains » mena une lutte sournoise contre l'école.

Travailler l'esprit des enfants afin d'en faire des ignorants, des brebis dociles; voilà le but inavoué de cette ambulance administrée par monsieur le marquis de Fontenay.

Ces dames du dispensaire avaient tout simplement pris l'école sous leur patronage. Elles distribuaient bonbons, oranges, petits chapelets, médailles; venaient, aux heures de classe, chercher les enfants pour les emmener au catéchisme ou à la messe; et influençaient les familles, en vue des élections.

A chaque instant, ces bonnes personnes faisaient sortir les gosses de la voiture; puis, en pleine rue, leur jetaient des petits pains au lait. La grande parade de la Charité!

Les baraques, les ménageries, les loteries, les manèges, déversent sur la foule un luxe éblouissant de lumières... Et les Compagnies d'Electricité étranglent les forains!

Les Compagnies refusent aux forains les tarifs qu'elles accordent aux sédentaires.

L'Etat et les Communes écrasent les forains d'impôts directs et indirects: patente, impôt sur le chiffre d'affaires, taxe sur les remorques.

Les places sont vendues aux enchères. Avec ce système de placement on paie souvent plus cher pour un petit métier de 4 mètres que pour une grande baraque. Les gros industriels sont avantagés; d'ailleurs ils ont des « relations ». Les petits forains, plus nombreux, empruntent de l'argent, donnent le « bouquet\* », se disputent la bonne place, dans l'espoir de se « retaper ».

— 300!... 400!... 450!... 600!... 650!... 700!

Le prix de la bonne place monte rapidement.

A tout cela s'ajoutent une taxe sur les spectacles, le droit des pauvres, les droits d'auteurs, et une taxe dont le montant est destiné à la réparation des dégâts que le forain peut causer sur la voie publique. (Mais s'il y a dégâts, le forain paie... Il paie ainsi pour la deuxième fois).

On brime les forains; on leur refuse le droit de vivre honnêtement du métier qui leur plaît; on les divise — Diviser pour régner! —; la loterie, par exemple, est un privilège.

On supprime les fêtes. Il y en avait 38 avant 1929, le Conseil Municipal réactionnaire de Paris en supprima 25, mettant ainsi les petits forains dans l'impossibilité de gagner leur vie. On vient même de supprimer la fête de Montmartre; ça gênait les somptueuses boîtes de nuit; ça faisait du tort, paraît-il, aux gangsters de la Noce.

Dans toute la France il y a environ 50.000 forains. — Paris en compte 2.500. — Ces gens veulent une place dans la société!

— Pour le Pain, la Paix, la Liberté! Rassemblement!

Aujourd'hui, les manèges ne tournent pas, les baraques sont fermées; les forains s'unissent autour des orateurs du Front Populaire.

— On ne doit pas détruire votre métier; vous êtes des travailleurs. Vous apportez un peu de joie dans cette capitale. Et quand une caravane de 7 ou 800 personnes passe trois semaines dans un quartier, elle fait vivre les petits commerçants de ce quartier.

Forains! votre force réside dans votre unité!



Le quartier dort.

Sous l'œil tendre de la lune, une silhouette sombre, mais grande, glisse dans la rue déserte. C'est une femme... A pas lents, elle regagne sa demeure; elle est si lasse...

Elle est née sous un ciel radieux, dans une île que les Caraïbes avaient surnommée l'Île des Fleurs... Mais ça, c'est une autre histoire.

Elle ne possède que ses dix doigts de fée et son ventre de mère; couturière sans ouvrage, elle danse la rumba et la biguine à la fête, de deux heures de l'après-midi à une heure du matin.

On lui donne vingt-cinq francs.

Avec cela, il lui faut acheter du fard pour le lendemain; entretenir ses jupes étincelantes, ses chaussures dorées; et nourrir son fils. — Le père n'est plus là...

Elle danse dans la parade, et devant le buffet.

— Ali-Baba... Ali-Baba...

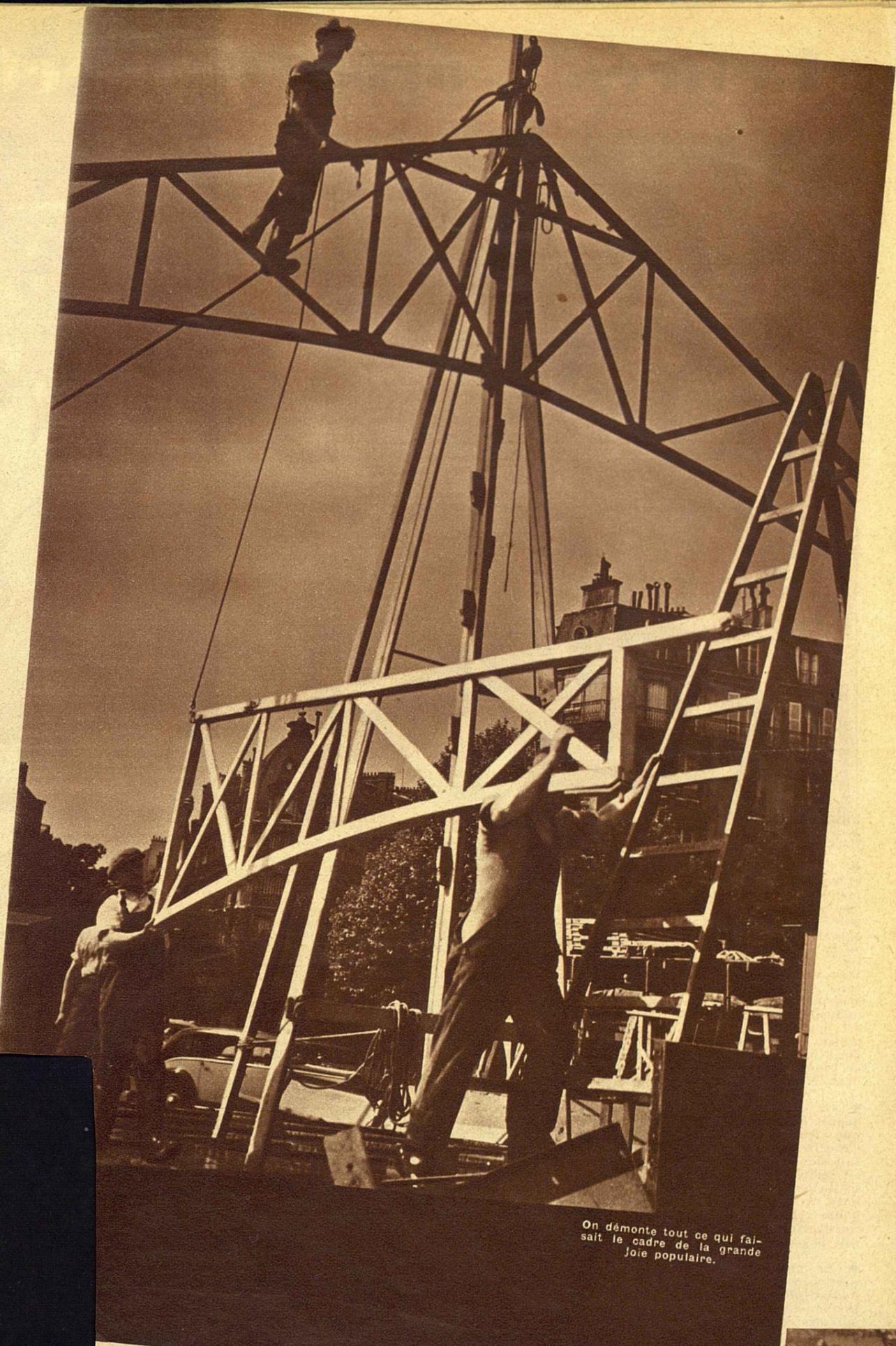
Elle danse pour que son petit garçon « profite ».

Elle est seule, abandonnée... Mais non, elle n'est pas seule. C'est une prolétaire. Demain, elle se syndiquera. Elle défendra le Pain, qui est son pain; elle défendra la Liberté chérie, sa liberté; elle défendra la Paix — pour que son petit garçon « profite ».



La caravane va bientôt repartir.

On démonte tout ce qui formait le cadre de la grande, de l'énorme joie populaire.



On démonte tout ce qui faisait le cadre de la grande joie populaire.

Les forains ne sont pas plus riches qu'avant la fête; et le peuple est un peu plus pauvre. Mais les caisses de l'Etat, celles des Communes, celles des Compagnies d'électricité, et les poches de quelques malfaiteurs « honnêtes » sont pleines.

En démontant son manège, Dédé s'aperçoit que le plancher est en mauvais état; que le « tour de mat » et les lambrequins auraient besoin d'être repeints; et que le poney de bois s'est cassé une patte... Puis il songe qu'il lui faudra encore donner une centaine de francs au camionneur, payer la taxe — 150 francs pour les deux remorques... Malgré tout, il chante comme l'oiseau avant l'essor...



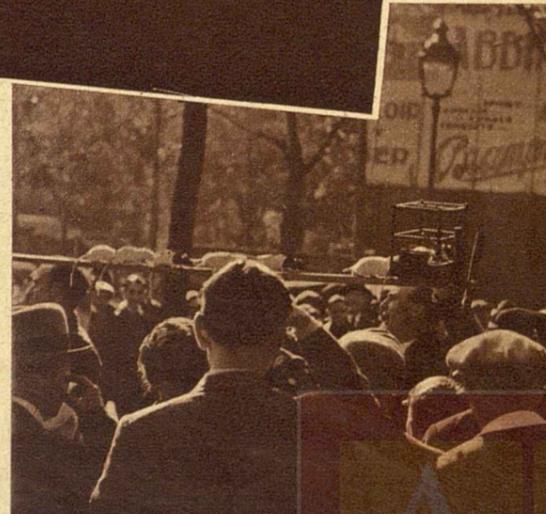
Les voitures multicolores partent, dans la nuit pluvieuse, pour d'autres quartiers...

Quelle joie pour les enfants qui verront, demain, la belle locomotive, l'avion bleu, le cygne et les deux petits lapins blancs!

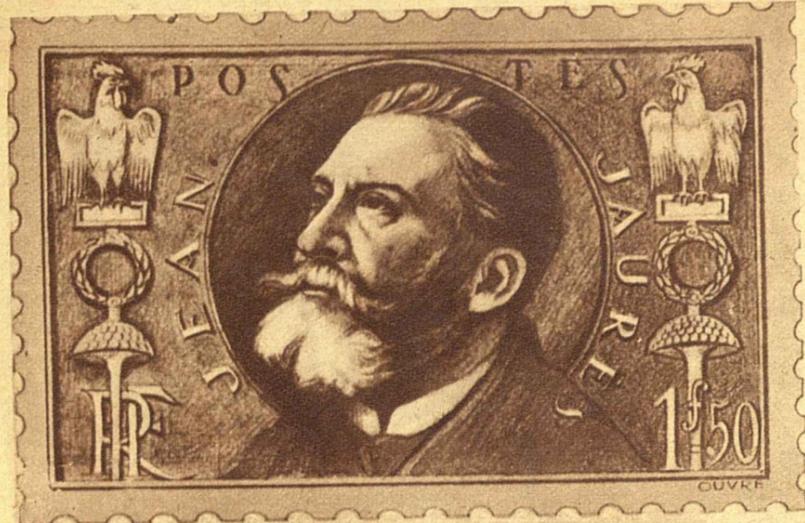
Pierre BOCHOT.

FIN

\* Bouquet: pot-de-vin.



Les souris apprivoisées, les adorables souris blanches...



Les nouveaux timbres Jaurès.



◆ Le IV<sup>e</sup> Festival du Théâtre qui va s'ouvrir le 1<sup>er</sup> septembre prochain à Moscou et se poursuivra ensuite à Léninegrad, attire en Union Soviétique des acteurs, des metteurs en scène, des critiques venus du monde entier, et nombre d'entre eux traversent actuellement Paris. Le célèbre metteur en scène allemand Piscator était hier notre hôte ainsi que Tairoff. D'autre part, une dizaine d'Américains et d'Américaines appartenant à la « Ligue du Nouveau Théâtre » ont séjourné quelques jours en France où ils ont été reçus par « la Maison de la Culture ». « La Ligue du Nouveau Théâtre », mouvement populaire né il y a seulement quelques années, a pris aux Etats-Unis une importance considérable. Il a influencé le théâtre américain tout entier et forcé l'admiration de la critique officielle malgré ses tendances sociales très nettes. Non seulement plus de trois cents troupes ont été fondées dans tout le pays, mais une nouvelle école dramatique est née qui compte des jeunes auteurs dont la renommée est devenue rapidement universelle tels que Clifford Odets, Irwin Shaw, etc. On assiste actuellement en Amérique, autour du mouvement du « Nouveau Théâtre » à une floraison de talents comparable à celle que connut notre pays à l'époque naturaliste. Ce mouvement possède une belle revue : *New Theater* (dirigée par Herbert Klein), dont le tirage et l'influence sont considérables.

◆ On sait que l'activité des Théâtres nationaux laissait énormément à désirer, ceci depuis de longues années déjà. Aussi ne saurions-nous trop applaudir à la réforme que vient de décider le Conseil des ministres et qui, nous l'espérons, pourra donner d'excellents résultats. A la Comédie-Française, M. Emile Fabre — organisateur, on le sait, des manifestations fascistes autour de « Coriolan » à la veille du Six Février — est remplacé par Edouard Bourdet — auteur du « Sexe Faible », assisté de nos quatre meilleurs metteurs en scène : Louis Jouvet, Charles Dullin, Jacques Copeau, Gaston Baty. A l'Opéra-Comique, M. Rouché, devenu directeur, sera assisté d'un conseil de douze compositeurs parmi lesquels : Gustave Charpentier, Darius Milhaud, Georges Auric, Honegger, Daniel Lazarus, Albert Roussel, Charles Kœchlin, Jacques Ibert, soit la part la plus vivante de la musique française.

◆ Le ministère des P.T.T. vient d'éditer deux timbres destinés à commémorer l'anniversaire de la mort de Jaurès. Nous applaudissons à cette commémoration, mais nous déplorons l'excessive médiocrité de sa réalisation artistique. Que dire, en particulier du timbre de 1 fr. 50. Le grand tribun y est représenté par une molle effigie, auréolée comme un Saint-Pierre d'église de campagne. Il est encadré par deux coqs qui s'essayaient à jouer aux aigles romaines au sommet d'un échafaudage qui tient du robinet et du coquetier. Regrettons cette erreur en espérant que demain le ministère des P.T.T. saura la réparer en confiant la gravure de nos timbres aux excellents artistes qui sont légion dans notre pays.

UNE PRINCESSE A BORD

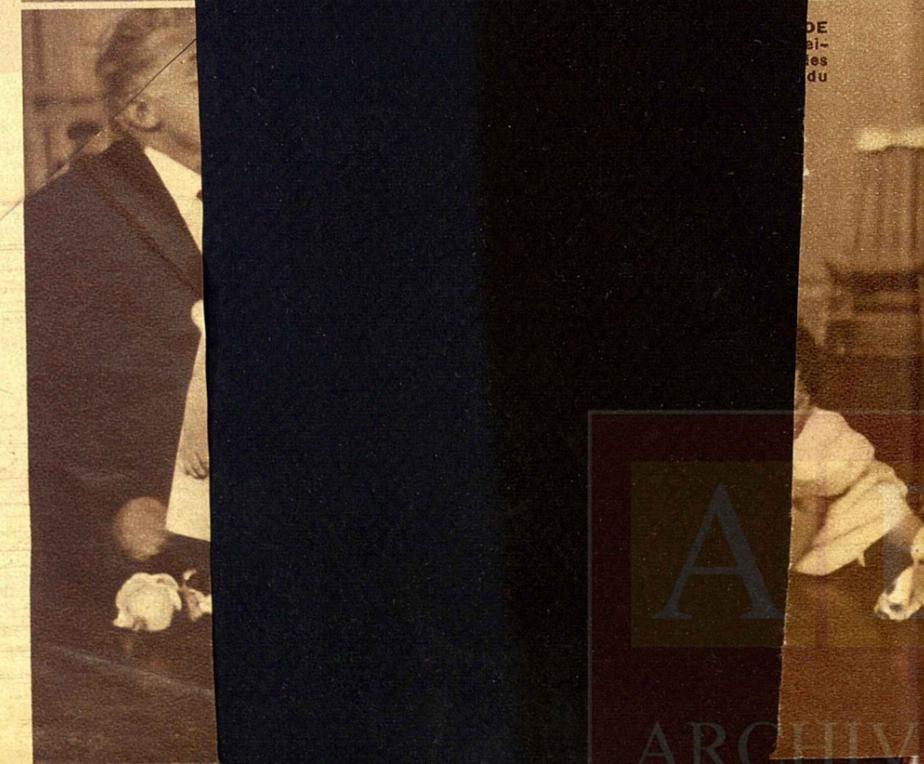
Le roi de l'accordéon embarque pour New-York en même temps que la princesse Olga de Suède. Le roi de l'accordéon est un charmant garçon qui a appris son art en prison où il a passé sa jeunesse. La princesse Olga est une petite femme de Broadway qui a pris cette personnalité d'emprunt pour devenir vedette de cinéma. Cinq détectives étrangers sont à bord, ainsi qu'un dangereux criminel évadé. Le roi de l'accordéon aime la princesse et l'aide à démenager le cadavre d'un maître chanteur qu'elle trouve un soir dans sa cabine. Les crimes se multiplient à bord. Les détectives n'y comprennent rien. L'accordéoniste arrête le criminel et épouse la princesse. Un mélange un peu bâtarde de vaudeville et de roman policier, avec des épisodes classiquement drôles, bien interprétés dans la tradition américaine. Un divertissement d'été. — (Le Paris).

LE RETOUR DE SOPHIE LANG

Sophie Lang, célèbre voleuse de diamants, a résolu de faire une fin. Elle a répandu le bruit de sa mort et est devenue la dame de compagnie, fort honnête, d'une riche collectionneuse qui vient d'acquérir le célèbre diamant « Le Krüger ». Au cours d'une traversée, les deux femmes rencontrent un sympathique journaliste et un vieux voleur international qui vole le « Krüger » et fait retomber les soupçons sur l'honnête Sophie qui n'a pas voulu devenir sa complice. Elle s'échappe, déguisée en journaliste, puis se déguise en vieille femme pour reprendre le diamant. Elle y réussit, la police lui pardonne, elle épouse le journaliste. Un film de la même série qu'« Une princesse est à bord », jouée d'ailleurs dans les mêmes décors. Mais la réussite est moindre. — (Le Paris).



Janet Gaynor et Robert Taylor, dans LA PETITE PROVINCIALE, qui passe à l'Olympia.



P  
ces.  
— Ha!  
manière s  
— Si ja  
il sera mi  
de mieux  
qui l'écras  
que le pe  
quitter et  
trême lim  
dans ses  
moins, ma  
y a une r  
et sur tou  
— Et vo  
ma curios  
tention de  
losophie?  
— Il me  
d'autres d  
devront fa  
— En A  
— Oui.  
sieur, sera  
dans ce p  
La petit  
chambre à  
quis regar  
écoutait le  
allait.  
— Je c  
beaucoup  
voit comm  
il en tou  
sourire ve  
— Je vo  
prospérité  
votre débi  
c'est mon  
— Ils d  
que leur  
coup. Com  
ait trouvé  
— Oui.  
— Avec  
— Oui.  
— Oui,  
gué. Bonn  
M. le M  
large dans  
se prépare  
cette nuit  
nant autou  
mollement  
aucun bru  
un tigre r  
que Marg  
capable de  
à l'autre  
voyant de  
prit sans  
de la côte  
du soleil,  
son sur le  
vallée, les  
et le cant  
fontaine  
ché sur l  
chant au  
criant, les

# CETTE HISTOIRE SE PASSE DANS DEUX VILLES

ROMAN

( "A TALE OF TWO CITIES" )

TRADUCTION ET ADAPTATION DE LOUISE BOVE

## LA REVOLUTION FRANÇAISE

vue par

# Charles DICKENS

### RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS\*

M. Jarvis Lorry a été chargé par la banque Tellson, de Londres, de faire venir dans cette ville le docteur Manette, qui, après avoir été enfermé des années au cachot, en France, avait trouvé refuge chez le marchand de vins Defarge, faubourg Saint-Antoine. Plusieurs années après, M. Lorry, le docteur Manette et sa fille déposent, au palais de justice de Londres, au procès de Charles Darnay, inculpé de trahison, procès auquel assiste aussi Jerry Cruncher, homme de peine de la banque Tellson. Charles Darnay est acquitté. A Paris, un marquis quitte la demeure d'un grand seigneur de la Cour. Sa voiture écrase un enfant; il poursuit son chemin et arrive dans la campagne en vue de son château. Au village, il interroge un cantonnier qui a aperçu un homme caché sous sa voiture. Le soir, dans son château, il reçoit son neveu, qui n'est autre que Charles Darnay, arrivé de Londres, avec lequel il a une conversation peu cordiale. Charles Darnay manifeste son dégoût pour la cruauté et le système d'oppression pratiqués par sa famille. Le marquis affiche son admiration pour la force brutale et son mépris de la « canaille ».

\*Voir Regards, depuis le 9 juillet.

P our l'œil, c'est assez agréable, ici; mais vu dans son intégrité, sous le ciel, dans la lumière du jour, c'est une tour croulante de gaspillage, d'extorsions, de dettes, d'hypothèques, d'oppression, de faim, de nudité et de souffrances.

— Ha! dit le Marquis toujours d'une manière satisfaite.

— Si jamais ce domaine devient mien, il sera mis entre les mains de quelqu'un de mieux qualifié pour le libérer du poids qui l'écrase (si cela est possible) de façon que le peuple misérable qui ne peut le quitter et qui a été torturé jusqu'à l'extrême limite de son endurance puisse dans ses autres générations souffrir moins, mais ce n'est pas pour moi : il y a une malédiction sur cette propriété et sur toutes ces terres.

— Et vous? dit l'oncle. Pardonnez-moi ma curiosité, est-ce que vous avez l'intention de vivre avec une pareille philosophie?

— Il me faut, pour vivre, faire ce que d'autres dans mon pays, même nobles, devront faire un jour : travailler.

— En Angleterre, par exemple?

— Oui. L'honneur de la famille, monsieur, sera débarrassé de moi, si je vais dans ce pays.

La petite sonnette fut la cause que la chambre à coucher fut éclairée. Le Marquis regardait dans cette direction et écoutait le pas du domestique qui s'en allait.

— Je comprends que l'Angleterre ait beaucoup d'attrait pour vous quand on voit comment vous y avez prospéré, dit-il en tournant son visage calme avec un sourire vers son neveu.

— Je vous ai déjà dit que quant à ma prospérité là-bas, je me considère comme votre débiteur, Monsieur. Pour le reste, c'est mon refuge.

— Ils disent, ces vantards d'Anglais, que leur pays est un refuge pour beaucoup. Connaissez-vous un Français qui y ait trouvé asile? Un Docteur?

— Oui.

— Avec une fille?

— Oui.

— Oui, dit le Marquis. Vous êtes fatigué. Bonne nuit.

M. le Marquis se promena de long en large dans sa robe de chambre, afin de se préparer agréablement au sommeil en cette nuit chaude et silencieuse. En tournant autour de la chambre avec ses pieds mollement chaussés et en ne faisant aucun bruit sur le parquet, on eût dit un tigre raffiné : il avait l'air de quelque Marquis de légende, mauvais et incapable de repentir. Il marchait d'un bout à l'autre de sa chambre luxueuse en revoyant de nouveau les fragments du voyage de ce jour qui lui venaient à l'esprit sans y être invités : la lente montée de la côte au soleil couchant, le coucher du soleil, la descente, le moulin, la prison sur le rocher, le petit village dans la vallée, les paysans autour de la fontaine et le cantonnier avec son bonnet bleu, la fontaine de Paris, le petit paquet couché sur le rebord, les femmes se penchant au-dessus et le grand gaillard criant, les bras levés : « Mort! »

— J'ai moins chaud maintenant, dit-il, je peux me mettre au lit.

Laissant brûler une lumière seulement sur la grande cheminée, il laissa retomber les rideaux de soie autour de lui, écouta la nocturne respiration du silence, puis s'endormit.

Une obscurité morte reposait sur tout le paysage, une obscurité morte qui ajoutait son calme à la calme poussière de la route. Dans le cimetière, on ne pouvait distinguer les uns des autres les pauvres petits tas d'herbe; le Christ sur la croix aurait pu être descendu, personne n'en aurait rien su. Au village, ceux qui taxent et ceux qui sont taxés dormaient. Ils rêvaient peut-être de banquets comme les affamés le font ordinairement, et d'aise et de repos, comme les esclaves et les bœufs le font, et pendant ce temps-là ils étaient nourris et libres.

La fontaine du village coulait sans être ni entendue, ni vue, et la fontaine du château coulait silencieuse et invisible.

Maintenant le soleil s'était levé, et de l'animation commençait à régner dans le village. Des portes et des fenêtres s'ouvraient et les gens sortaient, saisis par le froid au premier contact avec l'air frais. Quelques-uns allèrent à la fontaine, d'autres aux champs, des hommes et des femmes ici bêchaient; des hommes et des femmes, là, soignaient le pauvre bétail, menaient les vaches osseuses le long de la route pour y brouter le peu d'herbe qui s'y trouvait. Dans l'Eglise et au pied de la Croix, quelques personnes étaient agenouillées.

Le château s'éveilla plus tard, comme il seyait à sa dignité. D'abord, les lances et les couteaux de chasse rougirent au soleil levant comme ils avaient rougi jadis. Maintenant, les portes et les fenêtres étaient ouvertes, les chevaux, dans les écuries, cherchaient du regard par-dessus leurs épaules la lumière et la fraîcheur, des feuilles heurtaient les fenêtres, les chiens traient sur leurs chaînes, demandant qu'on les libérât.

Tous ces incidents appartenaient à la routine de la vie et au retour du matin. Mais il n'en était pas de même de la

grande cloche du château qui sonnait dans l'escalier.

Tout le village était maintenant à la fontaine, parlant bas et ne montrant de son émotion qu'une sournoise curiosité et de l'étonnement. Des vaches qu'on faisait rentrer à la hâte jetaient des regards stupides. Des gens du château, et de la maison de poste, et toutes les autorités de la perception, étaient plus ou moins arrivés et se serraient de l'autre côté de la rue, sans raison. Déjà le cantonnier s'était mêlé à un groupe d'une cinquantaine d'amis personnels et il se frappait la poitrine avec son bonnet bleu. Qu'est-ce que tout ce remue-ménage signifiait et que voulait dire le départ au galop de M. Gabelle derrière un messager du château?

Cela voulait dire qu'il y avait un visage de pierre en trop au château.

La Gorgone avait encore inspecté les constructions et elle avait ajouté un visage de pierre qui manquait, un visage de pierre pour lequel elle avait attendu environ deux cents ans. Le visage repo-

sait sur l'oreiller de M. le Marquis. C'était comme le masque d'un homme qu'on avait effrayé, puis mis en colère, puis pétrifié. Il y avait un couteau enfoncé dans le cœur de la forme de pierre qui prolongeait le masque. Autour de la poignée du couteau était un papier sur lequel était griffonné : « Qu'il le conduise à grande vitesse vers la tombe. Ceci de la part de Jacques. »

VII

Douze mois étaient venus et repartis. M. Charles Darnay s'était établi en Angleterre où il enseignait la langue et la littérature françaises.

Un jour d'été, il se rendit dans le tranquille Soho avec l'intention, cette fois, de trouver une occasion d'ouvrir son cœur au Docteur Manette, car son amour pour Lucie n'avait fait que grandir. Il trouva le Docteur en train de lire dans son fauteuil auprès de la fenêtre. L'énergie qui avait soutenu le Docteur dans ses souffrances et qui, en revanche, lui avait rendu ces souffrances plus sensibles, lui était peu à peu revenue. Il était, à présent, un homme en pleine force, ferme, résolu, actif.

— Charles Darnay, je suis content de vous voir. Nous avons compté sur votre retour ces jours derniers. Messieurs Stryver et Sydney Carton étaient tous les deux ici hier et tous les deux vous attendaient ces jours-ci.

— Je leur suis très reconnaissant de l'intérêt qu'ils me portent, répondit Charles froidement. Et Mademoiselle Manette?

— Elle va bien, dit le Docteur. Elle est sortie pour faire des commissions mais elle ne tardera pas à rentrer.

— Docteur Manette, je savais qu'elle n'était pas à la maison. Je profite de cette occasion pour vous demander la permission de vous parler.

Il y eut un silence.

— Oui, dit le Docteur visiblement gêné. Apportez votre chaise ici et parlez.

Il obéit quant à la chaise, mais trouva moins facile de parler.

— J'ai eu le bonheur, Docteur Manette, d'être accueilli si intimement ici, commença-t-il enfin, il y a un an et demi que j'espère que le sujet duquel je veux vous parler ne vous sera pas...

Il s'interrompit. Le Docteur avait avancé sa main pour l'arrêter. Peu après, il la retira et dit :

— Est-ce de Lucie que vous voulez parler?

— Oui.

— Il m'est très pénible d'entendre parler d'elle comme vous le faites, Charles Darnay.

— C'est un ton d'admiration fervente, d'hommage sincère et d'amour profond,

illustrations  
de  
LINGNER



Docteur Manette, dit le jeune homme.  
Il y eut encore un silence avant que le Docteur répondit :

— Je le crois. Je vous rends justice. Je le crois.

— Dois-je continuer, Monsieur ?

Un autre silence.

— Oui, continuez.

— Cher Docteur Manette, j'aime votre fille tendrement, d'une manière désintéressée, avec dévotion. Si jamais l'amour existe sur terre, je l'aime. Vous-même, vous avez aimé, que votre ancien amour parle pour moi.

Le Docteur gardait la tête tournée et ses yeux regardaient à terre. Aux derniers mots, il étendit encore sa main, hâtivement et cria :

— Pas cela, Monsieur. Laissez cela. Je vous en supplie, ne me rappelez pas cela.

— Mais, ne croyez-vous pas, dit Darnay, si le sort décidait qu'un jour j'eusse le bonheur de faire ma femme de votre fille, que je puisse être jamais la cause d'une séparation entre vous et elle ?

— Je crois à ce que vous me dites. Je crois que c'est votre intention de renforcer et non d'affaiblir les liens qui existent entre moi et un autre beaucoup plus cher moi-même. Si jamais elle me disait que vous êtes indispensable à son bonheur, je vous la donnerais. S'il y avait, Charles Darnay, s'il y avait quelques raisons, des appréhensions, enfin n'importe quoi de nouveau ou d'ancien contre l'homme qu'elle aimerait véritablement, tout serait oublié par amour pour elle. Elle est tout pour moi, plus que la souffrance, plus que le tort qu'on m'a fait.

— Votre confiance en moi, dit Charles, doit être payée de retour. Le nom que je porte actuellement, il faut que je vous l'avoue, n'est pas le mien. Je vais vous dire la vérité et pourquoi je suis en Angleterre.

— Arrêtez, s'écria le médecin de Beauvais.

— Je le voudrais, afin de mériter votre confiance et de n'avoir aucun secret que vous ne connaissiez.

— Arrêtez.  
Durant un instant, le Docteur avait même mis ses deux mains sur la bouche de Darnay.

— Dites-le moi quand je vous le demanderai, mais pas maintenant. Si Lucie vous aime, vous me le direz le matin de votre mariage. Vous me le promettez.

## VIII

Si jamais Sydney Carton brillait quelque part, ce n'était certainement pas dans la maison du Docteur Manette. Il y avait été souvent pendant une année et il y avait toujours montré le même esprit chagrin, la même paresse. Quand cela lui plaisait de parler, il parlait bien, mais le nuage d'indifférence qui l'enveloppait d'une obscurité si fatale était rarement transpercé par la lumière qui était en lui.

Un jour d'août il se rendit chez le Docteur. On le conduisit en haut où il trouva Lucie qui travaillait à un ouvrage toute seule. Elle ne s'était jamais sentie très à l'aise en sa présence et elle le reçut avec quelque embarras comme il s'asseyait près de la table. Mais en levant les yeux pour échanger les premières banalités, elle remarqua quelque chose de changé dans la figure du jeune homme.

— Je crains que vous n'alliez pas bien, Monsieur Carton.

— Non. Mais la vie que je mène, Mademoiselle Manette, n'est pas faite pour améliorer ma santé. Que peut-on attendre des veilles ?

— Alors, pourquoi ne changez-vous pas ?

En le regardant de nouveau, avec douceur, elle fut étonnée et attristée de voir des larmes dans ses yeux. Dans sa voix aussi, il y avait des larmes, comme il répondait.

— Il est trop tard. Je ne serai jamais meilleur que je suis.

Elle n'avait jamais vu le jeune homme dans cet état et elle en fut désolée.

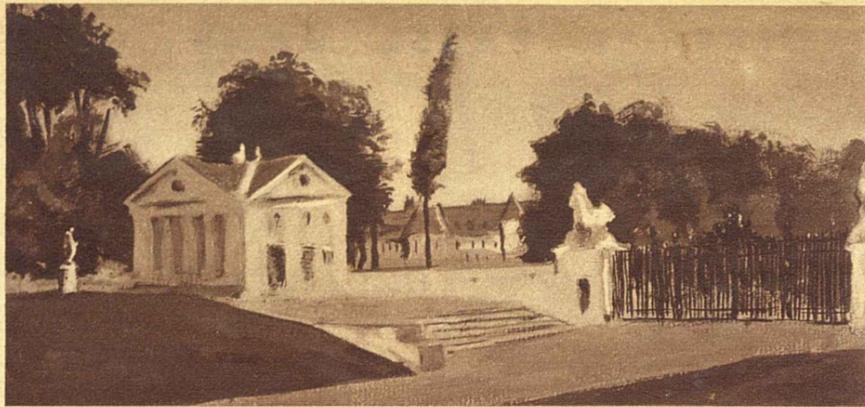
— Pardonnez-moi, je vous en prie, Mademoiselle Manette. Je manque de courage au moment où je veux tout vous dire. Voulez-vous m'écouter ?

— Si cela peut vous faire du bien, Monsieur Carton, si cela peut vous rendre plus heureux, je serai contente.

Elle était pâle et tremblante.

— Si cela avait pu être possible, Mademoiselle Manette, que vous répondiez à l'amour de l'homme que vous voyez devant vous — perdu à ses propres yeux, usé, ivrogne, pauvre créature comme vous le savez — il aurait été conscient ce jour, à cette heure, malgré son bonheur, qu'il vous aurait emmenée vers la misère, qu'il vous aurait emmenée vers le chagrin et le repentir. Je sais très bien que vous ne pouvez avoir de la tendresse pour moi ; je n'en demande aucune ; je suis même content que cela ne puisse être.

— Ne puis-je vous sauver sans cela,



Monsieur Carton ? Ne puis-je vous rendre la confiance que vous me montrez ?

Il secoua la tête.

— Non, Mademoiselle Manette. Si vous voulez m'écouter encore un peu, tout ce que vous pourrez jamais faire pour moi sera fait. Je veux que vous sachiez que vous avez été le dernier rêve de mon âme. Dans ma déchéance, la vie de votre personne et de votre père, et de cet intérieur rendu ce qu'il est grâce à vous, a remué en moi de vieilles ombres que je croyais mortes. Tout sera bientôt fini d'ailleurs. Me permettez-vous de penser, quand je songerai à ce jour, que vous avez eu la dernière noble pensée de ma vie et que vous ne la ferez connaître à personne.

— Si cela peut vous être une consolation, oui.

— Pas même à celui qui vous sera le plus cher.

— Monsieur Carton, répondit-elle après une pause durant laquelle elle ne put cacher son agitation, ce secret est le vôtre et non pas le mien ; et je promets de le respecter.

— Merci. Et que Dieu vous bénisse.

Il toucha avec ses lèvres la main de la jeune fille et il se dirigea vers la porte.

Il était si peu semblable à ce qu'il avait toujours montré de lui que Lucie Manette pleurait tristement sur son sort lorsqu'il se retourna avant de sortir.

— Ma dernière prière est celle-ci, dit-il, et elle vous débarrassera d'un visiteur avec lequel, je le sais, vous n'avez rien de commun et entre lequel et vous il y a un abîme. Je ne devrais pas vous le répéter, je le sais encore, mais cela monte de mon âme. Pour vous ou pour quelqu'un qui vous est cher, je ferais n'importe quoi. Si j'en ai l'occasion ou la possibilité, je ferai n'importe quel sacrifice pour vous ou pour ceux que vous aimez. A ces moments perdus, essayez de songer à celui qui voudrait être si ardent et si sincère. Le moment viendra, et il ne tardera certainement pas, où d'autres liens vous lieront plus tendrement et avec plus de force. Oh ! Mademoiselle Manette, quand la petite image du visage heureux d'un père se tournera vers votre visage à vous, quand vous verrez votre propre beauté grandir à vos pieds, pensez qu'il y a un homme prêt à donner sa vie pour défendre une existence qui vous est chère.

## IX

Une énorme quantité de gens et de choses se présentait chaque jour aux yeux de Jerry Cruncher, lorsqu'il était assis sur son escabeau, dans Fleet Street, avec son hérissé grisâtre à ses côtés. Qui pourrait rester assis sur n'importe quoi, dans Fleet Street, pendant les heures mouvementées de la journée, et ne pas être étourdi ni rendu sourd par les deux interminables processions allant, l'une toujours vers l'ouest, et l'autre toujours vers l'est ?

Avec son brin de paille à la bouche, M. Cruncher de sa place regardait les deux courants, ainsi que le païen rustique qui, pendant des siècles, monta la garda aux bords d'un fleuve, avec cette différence que Jerry n'attendait pas que le courant se tarît. Cela, en effet, n'aurait pas été une chose heureuse puisque une petite partie de ses revenus provenait du pilotage des femmes timides (pour la plupart ayant des formes arrondies et ayant passé la quarantaine) du côté de Tellson à l'autre rive. Quoique la traversée fut assez brève, M. Cruncher trouvait toujours le temps de devenir assez familier avec la dame pour éprouver le désir de boire à sa santé. Et c'était par les dons qui lui étaient accordés pour exaucer ce désir qu'il accroissait ses revenus, ainsi que nous venons de le dire.

Jadis, un poète, assis sur un escabeau, méditait sur la place publique à la vue des hommes. M. Cruncher était assis sur un escabeau, dans un endroit public, mais n'étant pas poète, il méditait le moins possible et regardait autour de lui.

Il était donc occupé à observer ses semblables en une période calme où il y avait peu de foule, peu de femmes attar-

dées et où ses affaires étaient si peu prospères qu'il soupçonnait au fond de lui-même sa femme de prier pour lui, lorsqu'un groupe marchant dans Fleet Street vers l'ouest éveilla son intérêt. Après avoir fait appel à toute son attention, M. Cruncher s'aperçut qu'il s'agissait d'un enterrement au passage duquel la populace s'opposait, ce qui engendrait ce tumulte.

— Jeune Jerry, dit M. Cruncher à son fils, c'est un enterrement.

— Hourrah, père cria Jerry.

— Que voulez-vous dire ? A quoi rime ce hourrah ? Que voulez-vous faire comprendre à votre propre père, jeune vaurien ? Ce garçon devient impossible pour moi.

— Je ne faisais pas de mal, protesta le jeune Jerry en se frottant l'oreille.

— Laisse ton oreille alors. Monte sur ce siège et regarde la foule.

Le fils obéit, cependant que la foule approchait. Ils braillaient et ils sifflaient autour d'un sombre char funèbre, et une sombre voiture suivait dans laquelle il n'y avait qu'une seule personne qui pleurait le mort, habillée de ces sombres vêtements considérés comme étant indispensables en une telle situation. Cette situation, d'ailleurs, ne paraissait pas plaire du tout au suiveur car la foule augmentait sans cesse autour de la voiture, et se moquait de lui, et lui faisait des grimaces et criait : « Espion, tst, tst... espion » avec d'autres compliments, trop osés pour être répétés.

Les enterrements avaient toujours exercé sur Cruncher un grand attrait. Il perdait son sang-froid et se montrait particulièrement exalté quand un enterrement passait devant chez Tellson. Un enterrement ainsi accompagné de cris ne pouvait que l'exciter davantage, et il demanda au premier nommé qui le bouscula :

— Qu'est-ce qu'il y a, frère ? De quoi s'agit-il ?

— Je ne sais pas, moi, dit l'homme.

« Espion, tst... tst... espion ».

Cruncher interrogea un autre homme.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas, moi, répondit-il en faisant un porte-voix de ses mains et en hurlant avec une force étonnante :

« Espion, tst... tst... espion ».

Enfin, Cruncher rencontra une personne mieux informée sur cette affaire, qui lui apprit que cet enterrement était celui d'un certain Roger Cly.

— Était-il un espion ? demanda M. Cruncher.

— Un espion de Old Bailey, répondit son interlocuteur. « Oui, oui, Tst... Tst... espion... espion de Old Bailey ».

— Je me souviens, s'exclama Cruncher, qui se rappelait le jugement auquel il avait assisté. Je l'ai vu. Est-il mort ?

— Aussi mort que le mouton, répondit l'autre, et il ne peut pas être trop mort. Conduisez-les tous là-bas. Espion, mettez-les en morceaux, espions.

Cette suggestion sembla si bonne que la foule l'accepta avec empressement et tout en répétant ce qu'elle venait d'entendre, elle s'approcha si près de la voiture que celle-ci dut s'arrêter. Mais à peine la foule eut-elle ouvert la porte que le visiteur en noir s'élança dehors. Un instant il resta entre les mains des manifestants ; mais il était si adroit qu'en moins d'une minute il parvint à s'enfuir par une rue voisine, non sans avoir laissé tomber son manteau, son chapeau entouré d'un long ruban noir, son mouchoir blanc et d'autres larmes symboliques.

Ces objets, le peuple les mit en lambeaux et les éparpilla au loin avec une grande joie, cependant que les commerçants se hâtaient de fermer leur boutique, car la foule en ce temps-là ne respectait rien et était aussi redoutée qu'un monstre. Les manifestants avaient déjà tiré le cerueil du char funèbre, lorsqu'un esprit plus illuminé que les autres suggéra l'idée d'escorter le cerueil jusqu'à sa destination au milieu des réjouissances générales. Elle fut accueillie par des acclamations. En quelques instants, le char fut envahi aussi bien à l'intérieur que sur le toit par une cohue de gens qui avaient peine à s'y cramponner. Parmi les premiers de ces enthousiastes se trouvait Jerry Cruncher qui se cachait modestement dans un coin à cause de la Maison Tell-

son. Il rentra le soir chez lui. Mais, après le dîner, il retourna au cimetière et, dans le plus grand mystère, exerça son métier d'honnête commerçant qui était de déterrer les cadavres pour les voler.

## X

On avait commencé à boire plus tôt que d'habitude dans le débit de M. Defarge. Déjà, à six heures du matin, des figures pâles avaient vu, à travers les vitres, d'autres figures pâles penchées sur leur vin. Cette matinée était la troisième où on commençait à boire sitôt chez M. Defarge. On avait commencé le lundi et on était à présent mercredi. On avait d'ailleurs plutôt parlé que bu, car beaucoup d'hommes avaient écouté et chuchoté qui auraient été incapables de mettre sur le comptoir une pièce de monnaie, même pour le salut de leur âme. Ils étaient pourtant aussi intéressés que s'ils avaient pu commander des barriques de vin ; et ils se glissaient d'une place à l'autre, d'un coin à l'autre, avalant des paroles en place de boisson, avec des regards avides.

Malgré cette affluence inusitée, le patron du débit de vin n'était pas visible. On ne s'apercevait d'ailleurs pas de son absence car aucun de ceux qui passaient le seuil ne demandait à le voir, n'était étonné de trouver Mme Defarge à sa place, pendant la distribution de vin, un bol de petites pièces devant elle dont l'effigie était aussi effacée que l'humanité d'où elles venaient.

Peut-être que les espions qui jetaient un regard dans le débit de vin, comme ils le faisaient partout, aussi bien dans les Palais du Roi que dans les prisons des criminels, observèrent-ils un arrêt de l'activité de chacun et aussi une certaine absence de flamme dans les languissantes parties de cartes et de dominos, les joueurs occupés qu'ils étaient à réfléchir, les buveurs à dessiner sur les tables avec des gouttes de vin ; Mme Defarge dessinait, elle aussi, sur le comptoir, le patron de ses manches avec son cure-dents, et elle semblait voir et entendre quelque chose d'invisible et d'imperceptible.

Ainsi était le quartier Saint-Antoine jusqu'au milieu du jour. Il était bien midi lorsque deux hommes couverts de poussière entrèrent dans le débit.

— Bonjour, Messieurs, dit M. Defarge. Ce fut le signal qui délia toutes les langues. Il fit jaillir un chœur de « bonjours ».

— Il fait mauvais temps, Monsieur, dit Defarge en secouant la tête.

Tous se regardèrent et tous baissèrent les yeux et restèrent silencieux, sauf un homme qui se leva et sortit.

— Ma femme, dit Defarge tout haut en s'adressant à Mme Defarge, j'ai voyagé quelques lieues avec un brave cantonnier nommé Jacques. Je l'ai rencontré par hasard à un jour et demi de Paris. C'est un bon enfant, ce cantonnier nommé Jacques. Donnez-lui à boire, ma femme ».

Un deuxième cantonnier se leva et sortit.

Mme Defarge mit du vin devant le cantonnier nommé Jacques qui leva son bonnet bleu à la compagnie et but. Il portait du gros pain noir dans sa blouse et en mangeait de temps en temps, puis il buvait et ne s'éloignait pas du comptoir.

Un troisième consommateur se leva et sortit.

Defarge se versa à boire, mais moins qu'on avait versé à l'étranger, afin de montrer qu'il était accoutumé à boire du vin et attendit que son compagnon eût fini de déjeuner. Il ne regardait aucune des personnes présentes et personne ne le regardait ; pas même Mme Defarge qui avait repris son tricet et travaillait.

— Avez-vous terminé votre repas, mon ami ? demanda-t-il peu après.

— Oui, merci.

— Venez alors. Vous verrez la chambre que je vous ai dit que vous pouviez occuper. Elle vous conviendra à merveille.

Après avoir passé du débit de vin dans la rue, de la rue dans une cour, de la cour dans un escalier raide, ils arrivèrent dans un grenier — autrefois le grenier où un homme à cheveux blancs était assis sur un escabeau, penché en avant, et qui faisait des souliers.

Aucun homme à cheveux blancs n'était là à présent, mais les trois hommes qui, un à un, avaient quitté le débit étaient là, eux. Et entre eux et l'homme à cheveux blancs le seul lien qui existait était qu'ils l'avaient regardé une fois par la fente du mur.

Defarge ferma la porte soigneusement et dit à voix basse :

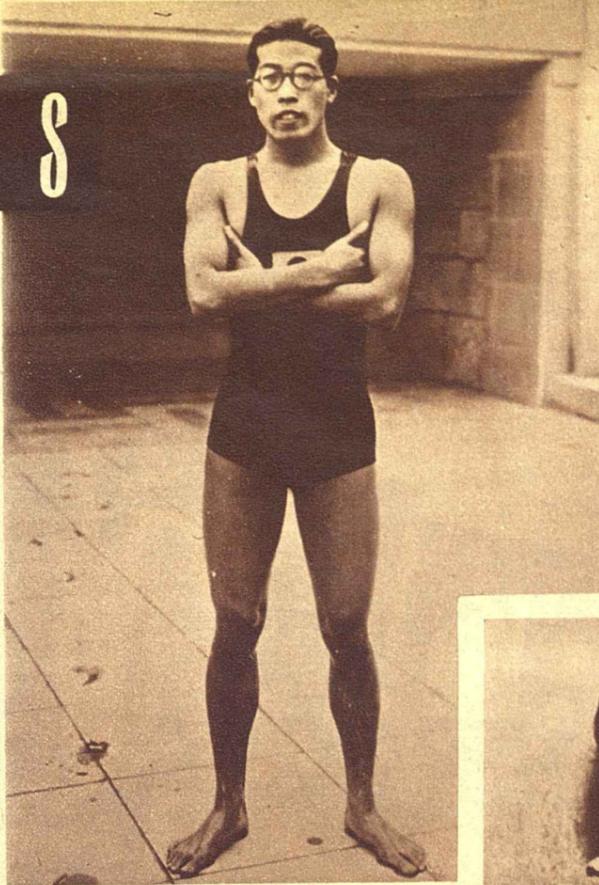
— Jacques, un ; Jacques, deux ; Jacques, trois. Ceci est le témoin auquel j'avais donné rendez-vous, Jacques quatre. Il vous racontera tout. Parlez Jacques cinq. Le cantonnier s'essuya le front avec le bonnet qu'il tenait à la main et dit :

— Par où commencerai-je, Monsieur ?

(A suivre.)

## La poussée JAPONAISE

par  
YVES GROSRICHARD



Le nageur japonais Taguchi, au cours du 100 m., porte le record olympique à 57" 5/10.

**L**a grande révélation des Jeux de Berlin a été celle des athlètes japonais. Certes, voilà quatre ans, à Los Angeles, on avait déjà eu un avant-goût de leur valeur. Elle s'est, cette année, confirmée, affirmée, imposée.

Natation, saut, course, sports masculins et féminins, ils sont « complets partout ». On objectera qu'en de nombreuses épreuves où ils partaient favoris, ils ne sont pas arrivés en tête. C'est vrai. Mais les athlètes qui les ont battus ne considèrent pas cette victoire comme définitive. Ils n'ont que l'impression d'avoir provisoirement écarté le péril japonais. Ils savent que ce péril réapparaîtra à la première occasion, plus menaçant que jamais. Les Japonais sont en pleine ascension. Leurs progrès ne cessent de croître. 1940, l'année où les Jeux Olympiques se disputeront à Tokio, marquera le grand triomphe du peuple nippon.

Peuple étonnant. En cent années il a rattrapé l'avance qu'en deux mille ans les peuples occidentaux avaient prise sur lui. Il possède une merveilleuse faculté d'adaptation. D'autres se sont chargés pour lui des essais préliminaires, des expériences. Il arrive dans un monde où tout ce qu'il est humainement possible de découvrir et de mettre au point est préparé. Il n'a pas à tâtonner, à chercher. Les meilleurs modèles lui sont offerts. Il lui suffit de les copier.

Le Japon, il y a trente ans, n'avait pas de stades. Le Japon, depuis, n'a jamais eu de stade manqué, de stade médiocre. Il est passé, sans transition, de l'état d'une nation qui n'a pas de stades à l'état de la nation qui a les plus beaux stades.

Le Japon, il y a trente ans, n'avait pas d'athlètes. On n'a pas le souvenir que, depuis, il ait eu des athlètes médiocres. On l'a vu, brusquement, aligner des athlètes, et ceux-là étaient les meilleurs.

Le Japon passe, d'un coup, du nul, de l'inexistant, à l'excellent.

Il lui manque une dernière qualité : l'esprit d'équipe. Certes, une équipe de nageurs japonais a remporté un titre olympique, mais ce n'est là qu'une exception. Pratiquement, les athlètes japonais ne possèdent encore qu'une valeur individuelle.

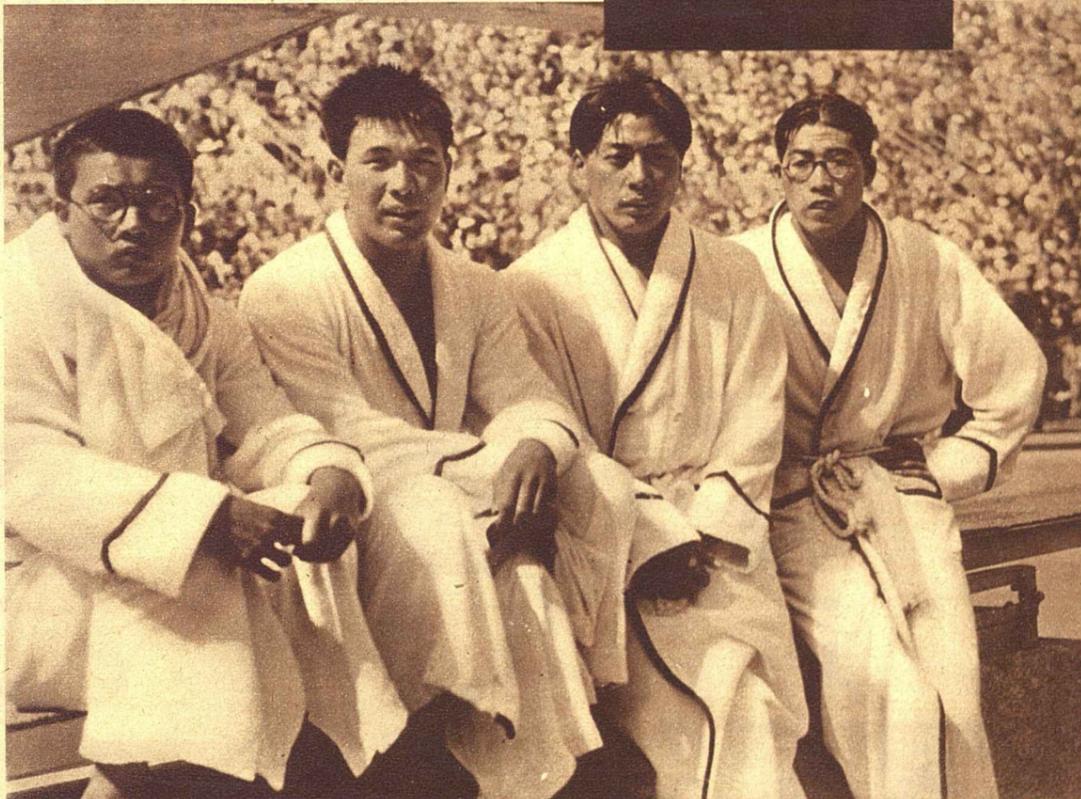
L'entente, la tactique, cette espèce d'harmonie entre les performances qui leur permet de s'allier pour parvenir à réaliser une performance collective, les Japonais ignorent encore tout cela. Mais pour combien de temps? Ils ne tarderont certainement pas à conquérir ce dernier avantage.

Ce jour-là, ceux qui ne veulent pas encore croire à la force — et à la menace japonaise — se résigneront peut-être à comprendre...



La Japonaise Hideko Maheata après la demi-finale des 200 m. brasse.

L'équipe du relais 4 fois 200 mètres, qui abaissa le temps olympique à 8'56" : Sugiura, Jusa, Arai et Taguchi.



Le Hongrois Csik, vainqueur du 100 m. entre les Japonais Yusa (à gauche) et Arai, second et troisième.

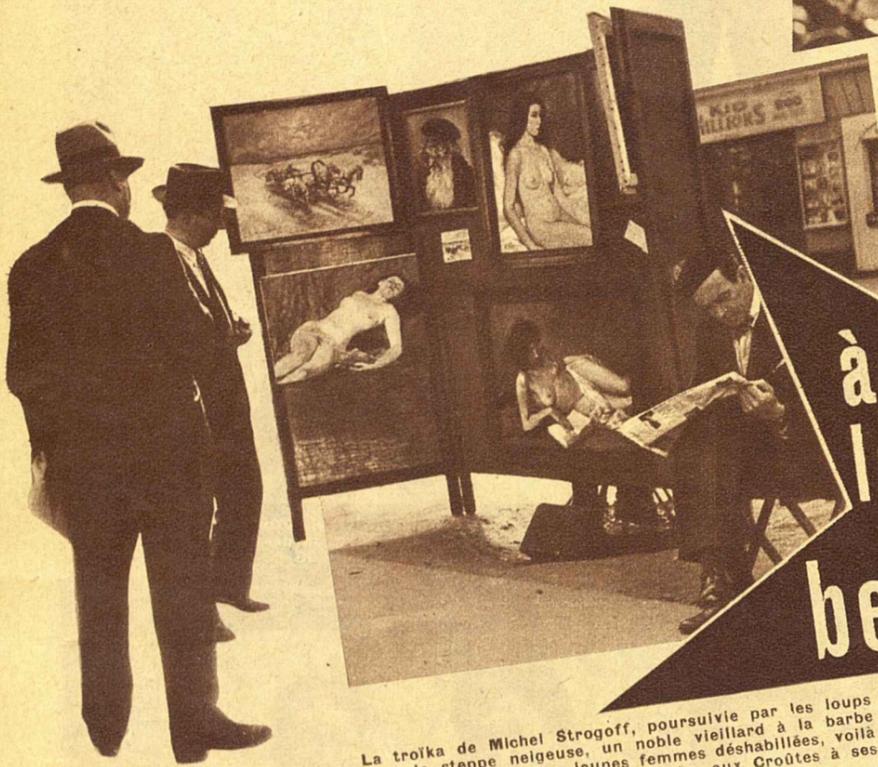


Un départ de course aux Jeux de Berlin.

Dans les rue de Paris, dans l'étoile des carrefours de la grande ville des petits marchands en plein air offrent aux passants de l'art, des repas, des vêtements, et même de l'espérance.

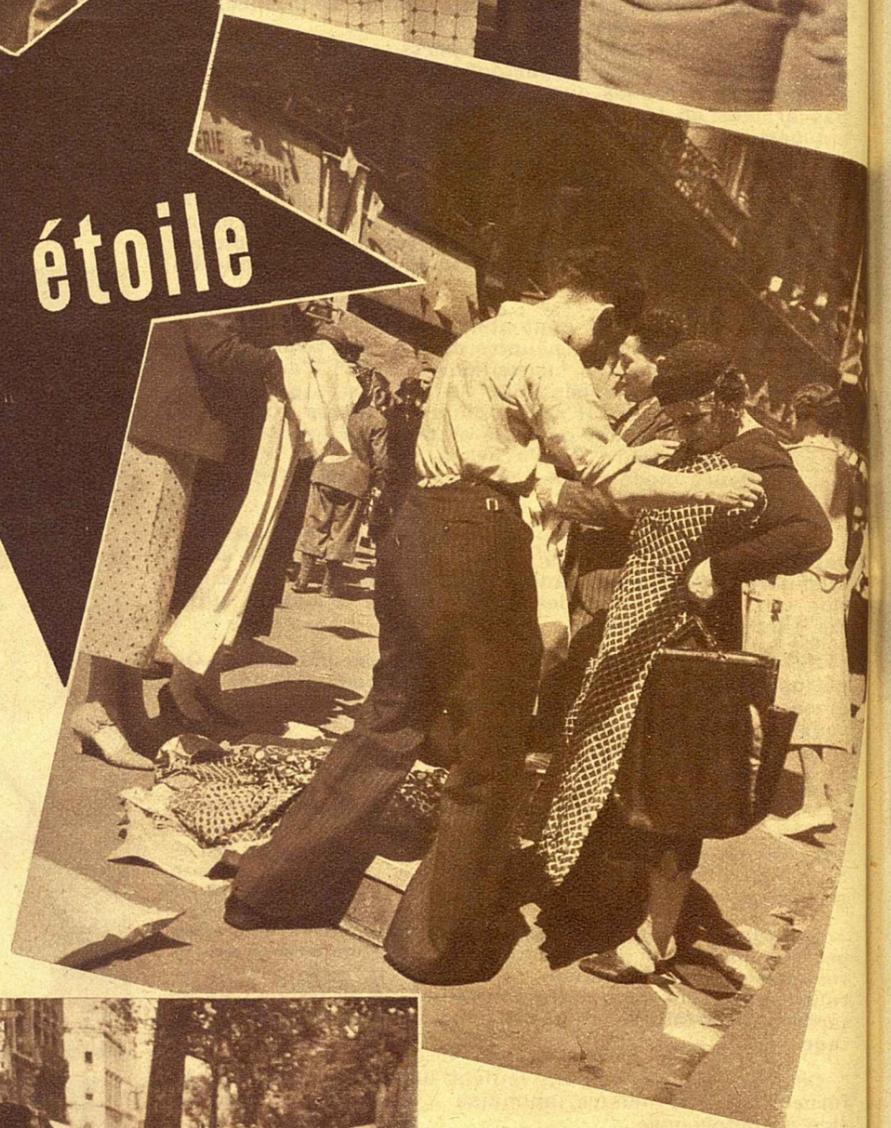


Aux environs des Halles, jour et nuit, bouillonnent les bassines d'huile des marchands qui vendent des frites, des saucisses, du lard, mangés à la hâte entre deux morceaux de pain.

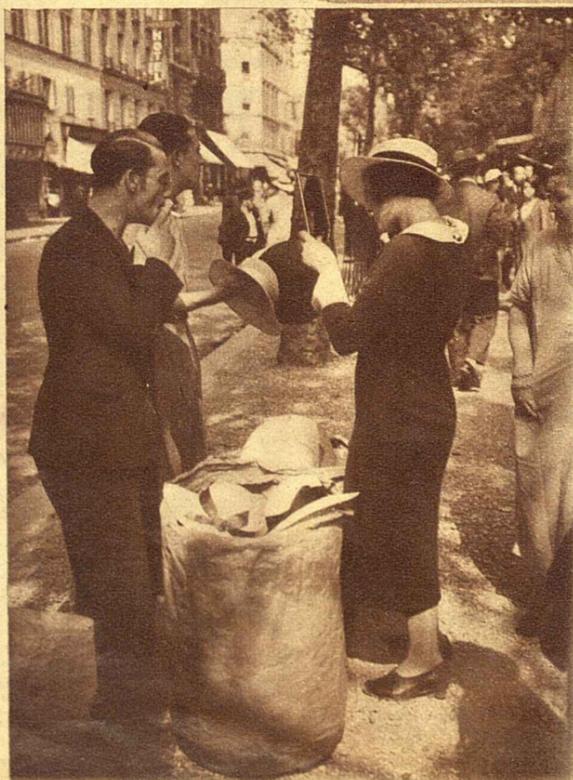


La troïka de Michel Strogoff, poursuivie par les loups dans la steppe neigeuse, un noble vieillard à la barbe fleurie, de séduisantes jeunes femmes déshabillées, voilà l'art à bon marché qu'offre la Foire aux Croûtes à ses visiteurs.

## à la belle étoile



Malgré la concurrence des grands journaux dont les horoscopes quotidiens donnent l'heure astrologiquement la plus propice pour les déclarations d'amour, les fakirs en plein vent continuent de vendre au rabais l'avenir et le bonheur. Pour quarante sous seulement la fakir-esse Sinhma lit dans votre cœur et vous polycopie des conseils aimables dans un mystérieux rouleau magique.



« Allons, Mesdames, dépêchons-nous, ici rien que des affaires... Regardez, fouillez dans le tas... les modèles des meilleures maisons de Paris pour quinze francs seulement... Celle-ci vous va comme un gant. Voyons, quinze francs seulement, c'est une affaire ! »

Dans le grand sac de papier rempli de formes ou de chapeaux à peine défraîchis que des vendeurs « à la sauvette » présentent aux coins des rues, les mininettes trouvent pour cent sous les éléments dont elles sauront souvent faire de gracieuses créations.

les c  
de

MAQ

Coupez l...  
salez-le; fa...  
bien chaud...  
gros oignon...  
et du persi...  
cuillères d...  
ni, couvrez...  
petit bouqu...  
l'eau est à...  
vinaigre et...  
laissez cu...  
enlevez alo...  
tez sur un...  
et versez-la...  
dir. Il faut...  
ment de ser...

PI

(HO

Faites gri...  
gril. Epluch...  
nes, puis co...  
Dressez su...  
d'huile et d'

POU

Je vous...  
graisser be...  
fronter le g...  
est que vou...  
êtes!). Si vo...  
souples et li...  
bains de me...  
dre soin. L...  
fréquemen...  
shampooing...  
velu avec u...  
d'huile de r...  
cheveux très...  
che, en tous...  
S'ils ont te...  
dans le cr...  
gouttes d'hu...  
passez vos r...  
graisés, ils...  
les rends ca...  
beaucoup pl...  
c'est pourqu...  
sable. Les m...  
qui ont les...  
espacés les...

CONTRE LES

Pour vous...  
voici un tru...  
une heure a...  
mez soigneu...  
chambre et...  
pient quelco...  
pourrez ensu...  
même lorsqu...  
complètement...  
ne vous inco...

Faites 30  
DIREC

tout son...  
Couches,  
robes,  
Catal...  
MEURET, 7

# les conseils de GINETTE

## NOTRE CUISINE

### MAQUEREAUX A L'ORIENTALE

Coupez le maquereau en tronçons et salez-le; faites revenir dans de l'huile bien chaude (4 cuillerées environ) deux gros oignons, échalotes, une gousse d'ail et du persil, le tout haché. Ajoutez deux cuillerées de farine; lorsque tout a bruné, couvrez avec de l'eau et ajoutez un petit bouquet garni et du sel. Lorsque l'eau est à ébullition, versez deux dés de vinaigre et mettez le poisson que vous laissez cuire une vingtaine de minutes; enlevez alors le poisson que vous mettez sur un plat; faites réduire la sauce et versez-la dessus, puis mettez à refroidir. Il faut qu'il soit très froid au moment de servir.

### PIMENTS DOUX GRILLES

(HORS-D'ŒUVRE DE SAISON)

Faites griller les piments doux sur le grill. Epluchez-les et enlevez leurs graines, puis coupez-les en fines lamelles.

Dressez sur un ravier en assaisonnant d'huile et d'un filet de vinaigre.

### POUR VOTRE BEAUTE

Je vous conseillais l'autre jour de graisser beaucoup votre peau pour affronter le grand air et le soleil (si tant est que vous ayez du soleil là où vous êtes!). Si vous aimez avoir des cheveux souples et luisants et si vous prenez des bains de mer, c'est le moment d'en prendre soin. Lavez-vous les cheveux plus fréquemment et, avant de faire votre shampoing, frottez-vous le cuir chevelu avec un peu d'huile d'olive ou d'huile de ricin désodorisée. Brossez les cheveux très longuement, mèche par mèche, en tous sens, et cela matin et soir. S'ils ont tendance à être secs, mettez dans le creux de vos mains quelques gouttes d'huile ou de brillantine, puis passez vos mains sur vos cheveux. Ainsi graissés, ils seront protégés du sel qui les rends cassants. Ils attraperont aussi beaucoup plus facilement les poussières, c'est pourquoi le brossage est indispensable. Les meilleures brosses sont celles qui ont les poils longs, durs, et assez espacés les uns des autres.

### CONTRE LES MOUSTIQUES ET LES COUSINS

Pour vous débarrasser de ces insectes, voici un truc que vous pouvez essayer : une heure avant de vous coucher, fermez soigneusement les fenêtres de votre chambre et faites brûler dans un récipient quelconque un peu de soufre. Vous pourrez ensuite ouvrir les fenêtres et, même lorsque l'odeur du soufre aura complètement disparu, les moustiques ne vous incommoderont pas de la nuit.

## Tout Bébé

Faites 30% d'économie en achetant DIRECTEMENT AU FABRICANT au prix de gros

tout son trousseau de 1 jour à 8 ans. Couches, langes, burnous, douillettes, robes, manteaux, costumes, etc.

Catalogue R illustré franco. MEURET, 77, Rue Rambuteau, PARIS-1<sup>er</sup>

Deux jeunes femmes espagnoles qui servent comme infirmières



# LA FEMME, L'ENFANT, LE FOYER

## POUR L'ESPAGNE

EN ces journées d'août, qui sont pour beaucoup et devraient être pour tous des jours de vacances durant lesquelles on aimerait oublier tout souci et se laisser vivre, il est bien difficile, il est même impossible de parler d'autre chose que des événements d'Europe, de penser à autre chose qu'à la grande tragédie qui se joue si près de nous et qui est, pour nous Français, si grosse de conséquences.

Nous assistons ici à une « guerre de presse » où la pauvre vérité une fois de plus est bien malmenée. Nos réactionnaires ne cachent pas leur sympathie pour les factieux, seuls responsables de tant de victimes; les journalistes en gilet rayé n'ont pas fini de vanter l'esprit chevaleresque du Général et le courage

des dames de bonne famille qui brodent les insignes qui iront orner les manches des jeunes héros fascistes. Et avec quelle haine, parfois quelle immonde bassesse, certains parlent des combattantes qui luttent aux côtés de leurs compagnons.

Il en a d'ailleurs toujours été ainsi : de tous temps on a insulté les femmes qui se sont soulevées pour la défense d'une cause généreuse, on s'est efforcé de les salir, de diminuer leur héroïsme. Laissons les loups hurler; ils n'arriveront pas à rabaisser dans notre estime celles qui (avec quel courage!) ont pris les armes pour défendre, non seulement leur liberté menacée, mais aussi, par voie de conséquence, la nôtre. Nous avons envers elles une dette de gratitude qui ne doit pas s'exprimer seulement par des mots.

Déjà, de nombreuses lectrices m'ont

écrit qu'elles ne veulent pas rester à l'écart du grand mouvement de solidarité qui se dessine à travers tout le pays. Elles me demandent comment et sous quelle forme elles peuvent manifester leur sympathie agissante. Elles doivent savoir maintenant que, sous l'égide du Rassemblement populaire, s'est constituée une Commission de Solidarité, qui coordonne tous les efforts. Le Siège Central est 27, rue Jean-Dolent, et le Secrétariat est assuré par Jean Chauvet (97, rue Lafayette). C'est là que sont recueillies toutes les souscriptions qui permettent l'envoi, non seulement de matériel sanitaire pour les blessés, mais aussi de tout ce qui (lait condensé, sucre) assurera l'alimentation des enfants, ces innocentes victimes de l'atroce guerre civile déclenchée par les fascistes.

Lulu JOURDAIN.

## M O D E & C O U T U R E



P OUR les soirées fraîches, les jours pluvieux (nous n'en manquons pas cet été!) la cape est un vêtement pratique, facile à mettre, à enlever, portable en toutes saisons et en tous lieux, de plus, elle garde sa vogue et on en verra beaucoup encore cet automne. En voici une de forme assez droite, la couture de chaque côté prend la forme des épaules. Elle est croisée devant et fermée par deux rangées de boutons.

Sur chaque côté du devant, deux fentes sont coupées verticalement sur une longueur de trente centimètres environ pour laisser passer les bras. Ouvert, le col forme de gros revers taillé; fermé, il est arrondi. Très longue, la cape engonce un peu, courte, elle ne protège pas assez, c'est pourquoi nous avons adopté pour ce modèle la forme trois-quart descendant plus bas que le genou et laissant dépasser la jupe de plusieurs centimètres.

Ce modèle peut être exécuté en tissu réversible, uni à l'extérieur et écossais à l'intérieur; il sera alors pratiquement inusable car ces tissus sont extrêmement solides. Cependant, leur prix assez élevé ne sera pas accessible à toutes les bourses. Un tweed ou tout autre lainage pas trop fins feront également très bien. Si vous avez le désir que ce vêtement dure plusieurs saisons, cette forme très « classique » vous en donnera la possibilité si toutefois vous prenez la précaution de choisir un tissu qui ne « marque » pas par sa couleur ou par une « originalité » qui le ferait alors bien vite dater.

## 5 minutes de culture physique

**T**IENS-TOI droit ou je me fâche! » Voilà une phrase que nous connaissons tous, pour l'avoir entendue, pour l'avoir dite. Elle s'avère cependant inopérante et montre de la part des parents une ignorance d'ailleurs bien excusable. Cependant, plutôt que de répéter cent, mille fois la même chose, mieux vaudrait se demander pourquoi l'enfant se tient mal et comment se tenir droit. Comme pour « bien respirer », « bien se tenir » demande un apprentissage et certaines notions d'anatomie.

Vous savez tous qu'un bébé, avant de se tenir sur ses jambes, commence par marcher à quatre pattes : c'est qu'il n'est pas facile aux tout-petits de se mettre debout et les premières tentatives finissent généralement sur le derrière! Pourquoi? c'est que pour changer de la position à quatre pattes à la position verticale, il faut déplacer son centre de gravité pour trouver son équilibre, ce que l'enfant fait peu à peu.

La colonne vertébrale est un ensemble de vertèbres formant une chaîne à laquelle viennent s'attacher les côtes. Elle est le seul support de notre torse; à chaque mouvement le centre de gravité se déplace et la colonne se meut pour retrouver l'équilibre qui permet de rester debout; l'équilibre de l'homme est pour cela un équilibre instable.

Regardez une personne, homme ou enfant, de profil. Vous remarquerez que sa colonne a la forme d'un S : la partie haute du dos est convexe, la partie basse concave. La physique expérimentale a permis de fixer exactement le point où se trouve le centre de gravité d'une personne debout en station immobile. Mais seul le médecin est vraiment qualifié pour contrôler si la tenue est correcte et normale, c'est-à-dire si la colonne est bien au centre du dos, si les courbures ne sont pas trop prononcées, etc.

Lorsqu'on demande à un enfant de se tenir droit, il faut pouvoir lui expliquer ce qu'est une bonne tenue et ce qu'il faut faire pour se bien tenir. C'est ce que je voudrais faire, et je vous montrerai la semaine prochaine l'effet qu'ont sur la colonne vertébrale différents mouvements.

Marie LATOUR.

Réclamez dans vos  
BISCUITS  
PAINS D'ÉPICES  
GAUFRETTES



Coopératives et partout  
PETITS FOURS  
SABLÉS  
PAIN DE GÈNES

**BISCUITERIE L'IDÉALE**

de la COOPÉRATIVE OUVRIÈRE DE PRODUCTION

46 et 48, Rue Auguste-Blanqui, GENTILLY (Téléph. : Alésia 58-15)

## LA PHOTO

### Conseils aux amateurs

#### DU VIRAGE TONS CHAUDS (BRUN OU SEPIA) DES ÉPREUVES

NE des opérations qui passionne l'amateur est le virage ou coloration brune de l'épreuve.

Cette coloration est obtenue par le procédé suivant : votre épreuve étant développée, fixée, puis lavée comme d'habitude est plongée dans une solution de ferricyanure de potassium et de bromure de potassium, dans les proportions de 30 grammes de ferricyanure et 20 grammes de bromure pour un litre d'eau. Il vous suffit après que l'image est blanchie de la rincer sommairement et de la porter dans une solution de monosulfure de sodium (1 gramme pour 100 cm<sup>3</sup>) pour que votre image soit transformée et soit devenue brune ou sépia.

Faites-la laver pendant quelques minutes et sécher.

Tous les papiers ne donnent pas des résultats parfaits, mais le succès de l'opération dépend beaucoup du développement préliminaire de l'épreuve. Pour obtenir des tons agréables, il est indispensable que le développement ait été poussé à froid; des épreuves trop posées et dont le développement a dû être écourté, ne donnent par le virage qu'un ton jaunâtre, désagréable et très peu intense, et lorsque l'image paraît très affaiblie, votre épreuve était encore très imprégnée d'un peu d'hyposulfite (lavage insuffisant).

Deux épreuves, blanche et noire, de même tonalité, peuvent donner un résultat différent si leur développement n'a

pas été poussé au même degré; et ne cherchez pas à virer une épreuve tant soit peu voilée vous seriez désagréablement surpris.

Dernière remarque, il vous est aussi facile de glacer une épreuve sépia qu'une épreuve noire, par le même procédé indiqué dans une de nos rubriques antérieures.

#### TARIF SERVICE PHOTOGRAPHIQUE

##### DEVELOPPEMENT DES PELLICULES

La bobine ou le film packs tous formats 1 50

##### TIRAGE DES ÉPREUVES

Format	Prix	Format	Prix
4 1/2 x 6	0 40	9 x 12	0 75
6 x 9	0 50	13 x 18	2 »
7 x 11	0 60	18 x 24	4 »

##### AGRANDISSEMENTS

Formats	Noir	Sépia	Couleurs
9 x 14 (carte post.)	1 »	1 60	2 50
13 x 18	2 50	3 50	5 50
— collé sur cart.	3 50	4 50	6 50
18 x 24	4 50	5 50	7 50
— collé sur cart.	6 »	7 »	9 »
24 x 30	7 »	9 »	12 »
— collé sur cart.	10 »	12 »	15 »
30 x 40 collé sur cart.	15 »	20 »	25 »
40 x 50 collé sur cart.	20 »	25 »	30 »

## Jeux et distractions

### MOTS CROISÉS

C	A	B	A	L	L	E	R	O
R	O	S	I	E	R	E	S	
P	A	Y	S	A	N	S		E
A	G		I	S	T	E	R	
R	O	U	S	S	E	A	U	
O	N		T	E	M	U	C	O
L	A	M	A		E		H	A
I	I		N	A	N	T	E	S
		S	A	C		T	U	I
R	E	N	E	E		B	A	S

1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										
11										

**Horizontalement.** — 1. Elle n'aurait pas eu lieu, si on n'avait pas laissé en liberté les ennemis de la Liberté. D'un verbe auxiliaire. — 2. Le gouvernement populaire espagnol l'étant, nous devons le soutenir, dans les événements actuels. Marque un soulagement. — 3. Dans cette industrie, les patrons donnent satisfaction aux ouvriers, pour des fins politiques. — 4. Les populations nègres de l'Afrique l'ont été par l'Islam. — 5. Empiles de menu sable. — 6. Ville de Chaldée. Oiseau. Note. — 7. Possessif. Recouvrement de fonds. — 8. Elan, progrès. Deux lettres de « José ». Dans la Côte-d'Or. — 9. Atmosphère. — 10. Camarade du Parti communiste espagnol. Négation. — 11. Ancienne monnaie. Auteur de « Fesse-Mathieu. Pseudonyme ».

**Verticalement.** — 1. Possessif. Cela en fut une de laisser les Franco à la tête de régions militaires. Pour couvrir. — 2. Obstac. Phonétiquement, élever. — 3. Sonnerie de clairon. Pour transporter de l'eau. — 4. Affluent du Pô. — 5. Ecrasera, pour réduire en poudre, en parties très menues. — 6. Il représente le tigre dans le monde des oiseaux. Fille de Cadmus et d'Harmonie. — 7. Qui est affecté d'un excès d'embonpoint. — Lieu où l'on tient les taureaux, enfermés, avant le combat. — 8. La Suisse et le Luxembourg le sont, en cas de guerre. — 9. Enlevés. Préfixe. — 10. Artiste. Qui marque le calme. — 11. Petits arbres. Temps pendant lequel un corps délibérant reste assemblé.

### ÉCHECS

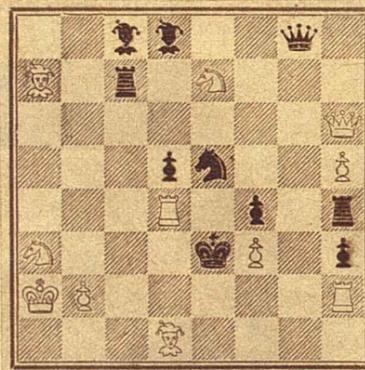
PROBLÈME N° 26

H. Ellasen

« Adverul » — 1<sup>er</sup> Prix — 1935.

Mat en 2 coups.

Solution du problème n° 24. — Cléf : 1. Da8 (menace 2. Da1 +, etc...), Si 1., Fg1, 2. Dh8 + Fh2. Dxh2 mat. Si 1., Fe1, 2. Ce3 a d lib., 3. Dxe2 mat. Si 1., Fd4!, 2. Rxd4 Rg1, 3. Da1 mat. C'est une très élégante miniature (problème de 7 pièces au plus).



Partie N° 22

Jouée au Tournoi de Margate 1936  
Blancs : Koblenz. Noirs : Jameson

1. d4 Cf6, 2. Cf3 d5, 3. e3 e6, 4. Fd3 c5, 5. b3 Cc6, 6. a3 exd4, 7. exd4 Fd6, 8. Fb2 Dc7, 9. De2 O-O, 10. O-O, a6? (A), 11. c4 dxc4, 12. bxc4 b6, 13. C6d2 Fb7, 14. Ce4 Cxe4 (B), 15. Dxe4 g6, 16. Dh4 Fe7, 17. Cg5 h5, 18. d5 Dd8 (C), 19. Dxb5! Les Noirs abandonnent (D).

A. Faute essentielle. Il fallait jouer 10... b6. Alors si 11. C4, dxc4, 12. bxc4 Fa6 suivi de... Ca5!, Tac8, etc...  
B. Les Noirs sont très mal. S'ils jouent 14... Fe7 il s'ensuit 15. Cfg5 et 15... h6 est mauvais à cause de 16. Cxf6 + Fxf6, 17. Ch7 avec avantage aux Blancs.

C. Perd tout de suite. Mais après 18... Ce5, il y avait : 19. Dg3 Fd6, 20. f4! Cxd3, 21. Cxe6! Fe5+, 22. Rh1 Cf2+, 23. Txf2 Fxf2, 24. Dg5 avantage aux Blancs.  
D. Le mat est inévitable à h7 ou h8. (19... Gxh5, 20. Fh7 mat).  
Une partie brillamment jouée par le jeune letton Koblenz.



### NOTRE CONCOURS

Connaissez-vous la géographie ? Dans quel pays se trouve ce poste de T.S.F. ?

Les lecteurs qui nous enverront la solution juste de la question et qui nous diront en même temps le nombre de réponses justes, arrivées à notre administration, recevront un superbe stylomine.

EXPOSITION DE LA LITTÉRATURE ET DE LA PRESSE DU FRONT POPULAIRE  
Galerie La Boétie, 83, rue La Boétie, Paris (8<sup>e</sup>). Métro: St-Philippe-du-Roule et Marbeuf.

Tous les jours, à 17 h. 30 : Revue de la presse et reportages, par Paul Allard, Edgar Meunier, Serge Varenne.

Tous les soirs à 21 heures : Des conférences de tous les représentants de la presse et des partis du Front Populaire y sont organisées.

Le plus puissant ensemble de documentation du Front Populaire est à votre disposition. Venez-y puiser sans retard des idées et des arguments.

204, Boulevard Péreire - Paris (17<sup>e</sup>) Étoile 12-64

LE SPÉCIALISTE DU

au plein air

**CAMPING**

QU'IL FAUT CONSULTER

# VACANCES



M. Franklin. Bouillon  
va à la chasse aux  
circonscriptions...

M. André Tardieu  
est en croisière avec quel-  
ques amis.

M. Maurras  
n'est pas en  
prison...

M. le Colonel. Comte  
de la Rocque est  
dans les choux...

Le soleil  
est dans les nuages.

Les civilisateurs  
sont en Espagne.

M. Pierre Laval est  
en vacances payées.

M. Jacques Doriot  
villegiature en Saxe  
(naturellement)

# regards

**Le Japonais Takima  
a gagné à Berlin le  
triple saut avec 16 m.  
nouveau record du  
monde.**



## LA POUSSÉE JAPONAISE

**DANS LE SPORT**  
par Y. GROSRICHARD

**Bilan de la session parlementaire**  
par F. FONTENAY

•  
**Musées de plein air**  
par Jacques SOUSTELLE